Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 31 (1926)

Artikel: Le Banneret : pièce historique en 4 actes avec chants et musique
Autor: Bessire, Paul-Otto
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684780

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

P.-O. BESSIRE

LE BANNERET

Pièce historique en 4 actes avec chants et musique

Musique de Ariste GOGNIAT

Représentée à Moutier les 5 et 6 juin 1926 par 150 acteurs, chanteurs, musiciens et figurants.

Personnages

Henry Visard, notaire et maire de Grandval, banneret de la Prévôté de Moutier G.-V. .	MM. Louis Mosimann
Jean-Conrad de Reinach, prince-évêque de Bâle	Henri Gobat
Louis, baron de Kastell, châtelain de Delémont	Germain Lachat
Guy d'Eptingue, jeune seigneur de la Cour .	Pierre Imhoff
Charles de Raymondpierre, jeune seigneur de la Cour	Louis Haas
L'abbé de Bellelay	Marcel Chevalier
Le grand maire d'Ajoie	Jean Zwahlen
Le maire de Delémont	Armand Faivre
Albert Gobat, bourgeois de Crémines, ex-sergent dans un régiment suisse au service de la France	Raoul Böhlen
Germain Gossin, bourgeois de Crémines, tailleur et ménétrier	Charles Tschumy
Jean-Pierre Dedie, maire de Corcelles . . .	Charles Ganguin
Le ministre de Grandval	Roland Ory
Jacques Sauvain, maître d'école de Grandval	William Chochard
Auguste Moschard, maire de Moutier, lieutenant du contingent de la Prévôté	Ernest Junod
Henry-Louis Juillerat, député du Petit-Val .	René König
Emmanuel Guerne, député de l'Orval . . .	Frédéric Graf
Joseph Barth, député de la Prévôté-sous-les-Roches	Paul Trummer

Le colonel bernois	Paul Imhoff
Abraham-Louis Rougemont, bourgeois de Moutier	Robert Mosimann
Jean-Henry Gobat, teinturier, bourgeois de Moutier	Fritz Beuret
Maître Blaise, bourgeois de Delémont . . .	Hector Leborgne
Maître Philippe, bourgeois de Delémont . .	Otto Martin
La Fleur, laquais et homme de confiance de Louis de Kastell	Roger Tschiegg
Louis Chevalier, hôtelier du Cheval-Blanc .	Arnold Banz
Isaac Chevalier, son fils, jeune garçon . . .	Armand Rossé
David Chevalier, jeune garçon	Marius Schaub
Un 3me garçon	Alfred Habegger
Le guet de nuit	Fernand Gygax
Mister Smith, un Anglais en promenade dans la Prévôté	Otto Martin
Un Ajoulot	François Beuchat
Un héraut	Walter Furst
Un vétéran	Albert Gygax
Un 2me vétéran	Numa Devaux
Le maître bûcheron	
Un bûcheron	
Catherine Visard, femme du banneret . . .	Mlles Jeanne Furst
Ruth Visard, sa fille	Marguerite Monnier
Jeanne Dedie, fille de Jean-Pierre Dedie . .	Vérène Delaprez
Mistress Smith, femme de Mister Smith . .	Gertrude Otz
Juliette Gorgé, une fillette	Elisabeth Gogniat
Rosa Gauche, une fillette	Suzanne Grædel
Une 3me fillette	Mireille Gobat
Une jeune fille	Charlotte Richoz

L'abbé de Lucelle. — L'abbé de Mariastein. — Le prévôt du chapitre de Moutier-Grandval.

Dignitaires de la cour de Porrentruy: chambellan, grand-écuyer, grand-échanson, etc. — Officiers du prince. = Officiers bernois. — Chanoines. — Banneret du prince. — Tambours. — Hérauts. — Trompettes, archers, pages, laquais, soldats du prince. — Soldats du contingent de Moutier. — Soldats du contingent de Delémont. — Soldats bernois. — Bûcherons. — Bourgeois et bourgeoises. — Fileuses, femmes, jeunes filles, hommes et jeunes gens de la Prévôté. — Garçonnets et fillettes.

La scène se passe en 1705

Acte I
A Grandval: LA VEILLÉE

Acte II
A Delémont: LA CÉRÉMONIE

Acte III
A Corcelles: LE GUET-APENS

Acte IV
A Moutier: LA VICTOIRE

Acte I.

Une « veillée » à la fin d'octobre 1705, dans la maison d'*Henry Visard,* notaire et maire à Grandval, banneret ou bandelier de la Prévôté de Moutier-Grandval.

* * *

La scène représente la chambre commune ou « poële » d'un paysan aisé, en 1705. Mobilier sommaire: des chaises, des escabeaux, des bancs où sont assises les fileuses, femmes et filles de Grandval et des autres villages du Cornet (partie supérieure de la vallée de Moutier à l'est, comprenant les villages de Grandval, Crémines et Corcelles) réunies pour la veillée. Au lever du rideau les femmes filent en chantant; quelques jeunes gens se tiennent debout à l'arrière-plan et chantent avec elles.

A droite, un « fourneau à banc » surmonté du « coucli » où brûle un feu de pin, et un fauteuil rustique, assez large. — Vieux meubles, bahut, haute horloge, etc.

A gauche, un banc où est assise Catherine Visard, entre sa fille Ruth et Jeanne Dedie.

Une porte au fond.

Scène I.

Catherine Visard, Ruth Visard, Jeanne Dedie, femmes et jeunes filles de la vallée. — Jeunes gens, qui sortiront à la fin du chant.

Puis *Jacques Sauvain,* le maître d'école.

Le chœur mixte chante les 3 ou 4 derniers versets du vieux chant populaire: « Là-haut sur ces montagnes », etc.

Aimer n'est pas un crime, etc....

. . . . . .

Du bon vin blanc, d'l'argent de France
Et des bell's fill's à marier.

Jacques Sauvain

(entrant vers la fin du chant). — Très bien, très bien les enfants... (S'adressant aux jeunes gens). Mais vous les garçons, n'oubliez pas l'assemblée! Elle va commencer.

Germain Gossin

— On y va, on y va, Monsieur le régent. (Les garçons sortent).

Jacques

(S'avançant vers le devant de la scène, fredonne) :

Du bon vin blanc, d'l'argent de France
Et des bell's fill's à marier.

(Parlant)

— Bien vrai, voilà une chanson qui me rajeunit... Il n'y a rien de tel que ces vieux airs pour vous ragaillardir... (Il se frotte les mains). Il fait frisquet dehors... Dame, nous voilà bientôt à la fin d'octobre; la St-Martin n'est pas loin; encore une quinzaine de jours!... (Tout en parlant, il s'est approché du « fourneau à banc ». Il a posé ses deux mains à plat sur le banc de grès). Oh! vous avez mis le feu au fourneau à banc! Quelle bonne idée! (Levant les yeux vers le « coucli »[1]). Et le coucli, comme il ronfle! Qu'il fait bon chez vous, Madame la Bandelière!

Catherine

— Monsieur le régent, vous êtes toujours le bienvenu chez nous.

Jacques

— Merci, Madame Visard, merci! Notre banneret a de la chance d'avoir une femme comme vous. En allant vous choisir à Crémines dans la grande famille des Gobat, il savait bien ce qu'il faisait. Votre devise nous la connaissons: « Dieu, la famille, la patrie ». Vous êtes la femme forte dont parlent les Ecritures.

Catherine

— Vous me comblez, Monsieur Sauvain. Vos compliments, je les mérite si peu! Et puis, vous exagérez.

Jacques

— Nullement, Madame la Bandelière, nullement! Je dis ce que je pense. Le vieux garçon que je suis aime à venir réchauffer son cœur et son âme à la douceur de votre foyer.

Ruth

— Pourquoi, Monsieur le régent, ne vous êtes-vous point marié?

Jacques

— Pourquoi, petite curieuse, pourquoi? Ruth, ta mère le sait bien. (Il soupire et tire son mouchoir rouge des basques de son habit.)

Catherine

— Oui, je le sais!... Mais laissons cela! Vous avez renoncé au mariage pour un motif qui vous fait le plus grand honneur. D'ailleurs vous n'êtes pas sans famille.

Jacques

— C'est vrai; toutes, presque sans exception, vous m'avez eu comme maître d'école. J'étais un peu sévère...

---

[1]) Le *coucli* était une petite ouverture qui communiquait avec la cheminée et dans lequel on faisait un feu de pin, qui éclairait et parfumait la chambre ou poële.

Toutes

— Oh! oui!

Jacques

(continuant). — J'avais parfois la taloche facile...

Toutes

— Oh! oui!

Jacques

— ...et la férule généreuse.

Toutes

— Oh! oui!

Jacques

— Mais vous ne m'en voulez pas.

Toutes

— Oh! non!

Jacques

— Avant tout, je voulais votre bien. Arrivé au terme de ma carrière, je suis heureux de constater une chose : mon travail n'aura pas été vain. Je n'ai qu'à regarder autour de moi ces fourmis diligentes, ces fileuses appliquées, pour recueillir autant de motifs de satisfaction.

Jeanne Dedie

— En quittant l'école, nous vous en voulions d'abord; nous vous détestions même; mais plus tard, nous vous étions reconnaissantes de tout ce que vous aviez fait pour nous.

Jacques

— Oh! tu le reconnais Jeanne. Il est vrai que toi et moi nous n'étions pas toujours des amis.

Jeanne Dedie

— Oh! non, par exemple! J'ai encore au bout des doigts le goût de votre baguette.

Jacques

— Que veux-tu Jeanne! Qui aime bien, châtie bien. C'est peut-être aux punitions que je t'ai infligées que tu dois d'être devenue ce que tu es, c'est-à-dire une brave et digne fille qui rendra son mari heureux.

Jeanne

— Oh! ce mari que vous me souhaitez, il est encore bien loin!

Jacques

— Moins loin que tu ne le crois, peut-être. Jeanne Dedie, fille de mon ami Jean-Pierre Dedie, de Corcelles, je sais plus d'un secret, et le tien, je le connais aussi... Tu es devenue bien grave et bien pensive depuis qu'un bourgeois de Crémines s'engagea, il y a cinq ans, dans un régiment bernois au service de la France... Mais je m'occupe de choses qui ne sont pas de mon

ressort. Que voulez-vous?... La vieillesse aime à bavarder. De plus, je les ai connues pas plus hautes que ça (il indique de la main) que dis-je! je les ai presque vues venir au monde. Je m'intéresse à elles, et je suis heureux de constater que toutes sérieuses qu'elles sont, ces jeunes filles ont le cœur à la bonne place. (Il tire une deuxième fois de sa houppelande son mouchoir rouge et s'en essuie les yeux).

Catherine

— Vous en voilà tout ému.

Jacques

— C'est plus fort que moi! Ces jeunesses ça m'attendrit. C'est stupide à mon âge. (Il s'assied).

Jeanne

— Vous n'êtes pas si vieux que ça!

Jacques

— On n'est plus jeune quand on entre dans sa quatre-vingtième année.

Jeanne

— Cela ne vous fait que quatre fois vingt ans.

Jacques

— Oui, quatre fois ton âge, ma petite Jeanne, et tu trouves que cela n'est rien.

Catherine

— Ces quatre-vingts ans, vous les portez allègrement, Monsieur le régent; vous ne les paraissez pas.

Jacques

— C'est peut-être vrai ce que vous dites là. Mais à qui le dois-je? A vous d'abord, madame la bandelière, qui me gâtez, à votre mari qui, en sa double qualité de maire et de bandelier, me rend la tâche si facile; puis, à tous ces braves gens de Grandval et du Cornet, toujours si bons pour moi... Il n'y a rien de tel que la sympathie qui vous entoure pour conserver un homme. Et cependant voici un moment déjà que je redescends la colline au fond de laquelle la mort m'attend.

Catherine

— Dieu fasse que vous restiez longtemps encore parmi nous!

Ruth

— Il ne permettra pas que vous nous quittiez avant longtemps.

Jacques

— Oui, je sais; je fais partie intégrante de cette vallée qu'arrose la Raouse, entre Raimeux et Graitery. Parce qu'on m'y a toujours vu, on croit qu'on m'y verra toujours. Je représente le passé.

Catherine

— Vous êtes le vieillard que l'on consulte.

Jacques

— J'ai vu tant de choses!

Catherine

— Vous savez tant de choses!

Jacques

— Ce que je sais surtout, c'est aimer mon pays, cette petite patrie qui s'appelle la Prévôté de Moutier-Grandval et qui nous est si chère à tous; cette Prévôté avec ses mairies de Tavannes, de Court, et de Malleray, dans l'Orval, de Sornetan, dans le Petit-Val, de Moutier, dans le Grandval, de Courrendlin et de Corban, dans la Prévôté-sous-les-Roches! Vallée sanctifiée par saint Germain, monastère de Moutier, qu'illustrèrent les savants bénédictins, tilleuls de l'église St-Martin de Grandval, sous lesquels prêcha Farel, Tavannes qui sonne comme une fanfare et qui fut le berceau de grands capitaines, Chalières et Chaindon avec leurs chapelles si fines sur la verdure des sapins. O petite patrie, peuplée d'hommes simples, mais laborieux, combien nous t'aimons! Ta terre est parcimonieuse; elle suffit à nourrir ses enfants, parce qu'ils la cultivent avec amour... Cet après-midi, femmes et jeunes filles, vous braquiez le chanvre. Ce soir, vous filez le lin de vos champs. Permettez à un vieillard de vous rendre le tribut d'hommages qui vous est dû. Si les hommes de la Prévôté ont montré tant de courage et de constance dans la conquête de leurs franchises et de leurs libertés, c'est à vous qu'ils le doivent pour une grande part, ayant puisé force et réconfort dans votre bonté, dans votre abnégation, dans vos vertus filiales et conjugales. Voilà ce que pensent tout bas vos époux et vos frères, et ce que moi je n'hésite pas à vous dire tout haut.

Jeanne

— Bravo, Monsieur le régent! Les hommes ont l'habitude de dire tant de mal des femmes, qu'il est bon parfois de leur rendre justice.

Ruth

— Ce qui m'étonne, c'est, qu'étant donné tout le bien que vous trouvez dans les femmes d'ici, vous soyez resté célibataire.

Jacques

— D'abord un maître d'école, c'est trop pauvre pour se marier... puis, c'est une autre histoire. Tout bien considéré, ai-je besoin d'une famille? N'êtes-vous pas ma famille? Je me réjouis et je souffre avec vous. Aux mariages, aux baptêmes, quand « on fait boucherie » on ne manque pas d'inviter le régent!... Je regrette que mes forces défaillantes ne me permettent plus de faucher.

Catherine

— Les jeunes suffisent à la tâche. L'année a été bonne, les foins et les regains, abondants, les céréales sont rentrées; les caves sont pleines de fruits et de légumes. Le bois sec, qui s'entasse dans les bûchers, sera façonné en novembre et en décembre. L'hiver peut venir!

Jacques

— Quand vient l'hiver, avec ses longues soirées, je sens comme un bonheur qui m'envahit et me réchauffe. Quelles belles veillées en perspective!...

Ruth

— Vous nous raconterez beaucoup de belles histoires.

Jeanne

— Mais pas d'histoires de revenants. Quand je rentre à la maison et que j'entends le cri de la chouette, j'en suis glacée d'épouvante.

Jacques

(changeant brusquement de ton). — Les histoires, cet hiver pourraient bien ne pas être gaies. Vous et moi, nous nous laissions endormir dans une fausse sécurité! Vous pensiez jouir, dans la paix, du fruit de votre travail, et l'orage, un orage terrible s'amoncelle sur vos têtes.

Catherine

— Oui, nous savons, Monsieur le régent. Des bruits sinistres circulent dans le pays. Un nouveau prince, Jean-Conrad de Reinach vient de monter sur le trône épiscopal de Porrentruy; on lui prête les desseins les plus noirs. Pendant que nous devisons joyeusement — du moins en apparence, car l'angoisse étreint nos cœurs — nos époux, nos frères et nos fils réunis dans la maison commune, délibèrent. Demain, à la première heure, ils se rendront à Delémont pour y prêter le serment de fidélité à Son Altesse.

Jacques

— Depuis l'an 1486, c'est-à-dire depuis que la Prévôté est unie à la puissante république de Berne par un traité de combourgeoisie, cette cérémonie du serment n'a jamais donné lieu à un incident quelconque. Le prince-évêque reconnaissait préalablement la combourgeoisie des Prévôtois avec Berne, ainsi que leurs libertés particulières, et seulement après, ses féaux sujets de la Prévôté juraient fidélité à leur souverain. Le prince, nouvellement élu vient de prévenir officieusement le banneret que cette fois-ci, il exigera de la façon la plus formelle et avant tout, la prestation de l'hommage, quitte ensuite à reconnaître, si tel est son bon plaisir, la combourgeoisie avec Berne, ce qui est contraire à tous les usages établis et reçus. Que fera notre vénéré banneret?

Catherine

— Vous le savez fort bien. Investi de la confiance de ses concitoyens, dépositaire du drapeau depuis longtemps, le banneret

remplira fidèlement les devoirs de sa charge. Il prêtera le serment de fidélité au prince Jean-Conrad, mais seulement après que, selon l'usage et nos droits, le prince aura *reconnu la combourgeoisie de la Prévôté avec Berne.* C'est dans ces sentiments qu'il s'est rendu à l'assemblée de ce soir.

Jacques

— Il peut être certain d'obtenir l'approbation unanime des Prévôtois, qui se tiendront comme un seul homme derrière Henry Visard.

Jeanne

— Et nous les femmes et les filles nous serons avec eux.

Toutes

— Nous le serons.

(Un silence; on entend heurter à la porte du fond).

Catherine

— Qui peut bien venir? Un étranger! Les gens du pays ne heurtent pas, ils entrent sans autre.

(On heurte une deuxième fois).

(Une jeune fille placée au fond, à qui Catherine Visard a fait signe, va ouvrir).

(Entre *Albert Gobat,* en uniforme de sergent d'un régiment bernois au service de la France).

Scène II.

Les mêmes, Albert Gobat (moins les jeunes gens)

Quelques jeunes filles

— Oh! le beau soldat!

Jacques

(le regardant, mais ne le reconnaissant pas). — Quel superbe soldat!

Jeanne

(le reconnaissant, à part). — Albert!

Jacques

(le reconnaissant à son tour). — Albert Gobat de Crémines, le neveu du banneret!...

Albert

— Lui-même, en chair et en os: Albert Gobat, ci-devant sergent au service de Sa Majesté très chrétienne, dans un régiment bernois... (A Jacques) Bonsoir, Monsieur le régent!... (Apercevant Catherine Visard et lui tendant la main). Ma tante, que je suis heureux de vous revoir, toujours la même, toujours jeune et alerte!

Catherine

— Et toi, mon neveu, toujours le même enjôleur!

Albert

(à Ruth). — Cette petite Ruth, ma cousine, comme elle a grandi depuis cinq ans que j'ai quitté le pays! (Lui pinçant le menton). Grandie et embellie!... (A Catherine). Mes félicitations, ma tante, pour cette belle plante.

Catherine

(souriant). — Continue, tu n'as pas tout vu.

Albert

(apercevant Jeanne, il met la main sur le cœur, contenant difficilement son émotion). — Ah!... (Se ressaisissant). Jeanne!

Jeanne

— Albert!... (Ils se donnent la main).

(Il la quitte brusquement et fait le tour des femmes et des jeunes filles, auxquelles il tend la main; *Catherine* et *Ruth* lui font la conduite. *Jeanne* reste seule, en avant, un peu à gauche).

Jacques

(considérant Albert, à part). — Cet Albert Gobat, on ne le reconnaît presque plus. Quelle prestance! Quelle allure! Quand il était petit, c'était un gringalet. Comme les camps vous forment un homme! (Regardant du côté de Jeanne). Mais qu'as-tu, Jeanne? Te voilà toute pâle! (Il lui prend la main et la lui tapote). Une femme, c'est-il sensible!... Oh! je comprends!... Cet uniforme rouge!... L'émotion!... Tout s'arrangera, sois tranquille! Je m'y aiderai!... Tu l'aimes comme cela?... Lui, aussi t'aime encore!... Si, si, j'en suis sûr... Quel coup il a ressenti, en te revoyant! Je l'ai vu; je ne m'y trompe pas. (La quittant). Compte sur moi, compte sur moi!

Albert

(revenant vers Jacques et l'abordant, confidentiellement en désignant Jeanne). — Est-elle mariée?

Jacques

(faisant l'innocent). — De qui parles-tu?

Albert

— Vous le savez bien; de Jeanne Dedie. Est-elle mariée?

Jacques

— Pas que je sache... Mais tu mériterais qu'elle le fût, après la façon dont tu l'as quittée. (Au public). Pour un soupçon, pour un rien, Monsieur se fâche et bonsoir la compagnie!...

Albert

(souriant). — L'oiseau a réintégré sa cage et il n'en sortira plus.

Jacques

— Je crois bien: une cage dorée, comme cette petite va t'en préparer une... Il s'agit maintenant de la reconquérir.

Albert

— Vous m'y aiderez.

Jacques

(d'un ton bourru). — On verra, on verra!

Albert

— Je vous raconterai comme cela s'est passé!

Jacques

— C'est bon, c'est bon. Garde tes secrets pour toi!

Albert

— Oh! c'est le secret de Polichinelle... Il n'y a donc que vous d'homme ici ?

Jacques

— Oh! moi, il y a longtemps que je ne compte plus, tandis que toi, tu comptes double ou triple... Regarde autour de toi, elles te mangent des yeux, beau sergent du roi!

Albert

— Où sont les hommes? Où est le maître de céans, le banneret Henry Visard? Où est mon ami Germain Gossin? Seraient-ils déjà partis pour Delémont?

Jacques

— Je vois que tu es au courant de ce qui se passe dans le pays.

Albert

(qui a pris place au milieu de la scène, devant). — On ne parle que de cela dans l'Evêché, de Porrentruy à Moutier. J'ai failli, à plusieurs reprises, me faire arrêter par les officiers du prince-évêque, parce que je portais l'uniforme d'un régiment bernois. A la frontière de la Prévôté, entre Delémont et Porrentruy, j'ai même dû dégainer contre trois argousins du prince, qui voulaient me faire un mauvais parti, des Alsaciens ou des Allemands.

Catherine

(qui depuis un moment a regagné sa place et a écouté la conversation). — Et que dit-on dans le pays?

Albert

— Les partisans du prince, ses fonctionnaires, ses officiers et les nobles de l'Evêché sont très montés contre les Prévôtois qu'ils traitent de mutins, d'obstinés, de rebelles. Les épiscopaux seront nombreux, demain, à Delémont. Que les Prévôtois prennent garde! Le moindre incident peut mettre le feu aux poudres.

Jacques

— Le banneret est un vrai chef, un chef à la fois énergique et pondéré, qui saura faire respecter la discipline parmi les hommes de son contingent.

Catherine

— Qu'importe! l'avis d'Albert est salutaire.

Jacques

— Un homme averti en vaut deux, dit-on. Et les sujets de l'Evêché, les Ajoulots, les Vadais, que disent-ils?

Albert

— Il se peut que dans leur for intérieur, ils donnent raison aux Prévôtois. Ils n'en laissent rien paraître. J'ai deviné en Ajoie un profond mécontentement, une sourde irritation. Mais les sujets sont surveillés de près et terrorisés par les émissaires du prince Jean-Conrad.

Catherine

— De sorte qu'il y a bien des chances pour que les Prévôtois se trouvent seuls demain, en présence du prince tout puissant et de sa cour.

Albert

— Je le crains et je le crois. Que feront les Prévôtois?

Catherine

— Belle demande! Ils défendront leurs droits séculaires.

Albert

— Le pourront-ils? Y réussiront-ils?

Catherine

— Dieu y pourvoira! Il ne permettra pas le règne des méchants; il inspirera le banneret... (A Albert). Mais nos préoccupations nous empêchent de songer à toi. Qu'es-tu devenu, Albert, pendant ces cinq ans? Tu es parti un peu brusquement... Quelle mouche t'avait piqué?

Jacques

(à part). — Quelle mouche?... Serait-elle seule dans le pays à l'ignorer?...

Albert

— J'ai vécu de la vie du soldat. Sachant lire et écrire...

Jacques

(vivement). — ...Et fort bien. Il fut mon élève!...

Albert

— ...Je conquis assez rapidement les galons de caporal, puis ceux de sergent. Or sergent, dans un régiment suisse, c'est presque une sinécure. A part les risques de la bataille et du typhus, la vie militaire a ses attraits. Elle est moins supportable dans les

régiments français, formés de soldats racolés dans la lie du peuple par les sergents-recruteurs. Vous savez comment ces racoleurs s'y prennent: quelquefois, ils font résonner un sac d'écus en criant: « Qui en veut ? » « Mes amis, s'écrie un autre, l'entrée, le rôti, la salade, voilà l'ordinaire du régiment; le pâté et le vin d'Arbois sont l'extraordinaire ». Les malheureux s'y laissent prendre. Une fois à la caserne, adieu rôti, salade et vin d'Arbois! De l'eau et du pain sec!

Jacques

— Tu as dû voir beaucoup de pays?

Albert

— Pendant les quatre premières années après mon engagement, mon régiment a combattu dans le nord de la France, dans les Flandres, dans les Allemagnes. La guerre de Succession d'Espagne est dure pour Louis XIV et ses armées; il a dans la personne de Marlborough et du prince Eugène des adversaires redoutables; les privations, les souffrances de toute sorte ne nous ont pas manqué!

Jacques

— As-tu été blessé ?

Albert

— Non, mais j'ai échappé miraculeusement à la mort... (Tirant de l'intérieur de son habit un livre assez épais)... grâce à ceci... c'est ma mascotte...

Jeanne

(reconnaissant son psautier, à part). — Le psautier que je lui ai donné en gage la dernière fois que nous avons joué à pigeon-vole et qu'il a gardé!

Albert

— C'était quelque part dans les Flandres; la bataille était particulièrement acharnée; nous perdîmes tous nos officiers et je dus prendre le commandement de la compagnie. Avant de s'enfuir, les ennemis firent une dernière salve; je reçus une balle en pleine poitrine. Mais dans mon habit, juste sur le cœur, j'avais ce livre qui amortit le choc et aplatit la balle (Il cherche dans sa poche) que voilà (Il la montre), je la conserve pieusement comme un talisman. Quant au livre qui me sauva la vie, je le rends à qui il appartient. (A Jeanne). Te souvient-il de ce gage que tu me remis un soir que nous jouions à pigeon-vole? Je te le rends comme le gage de mon amour.

Jeanne

— Merci, Albert.

Jacques

— Il veut rattraper le temps perdu; il y va militairement, à la hussarde. Cete manière, c'est la bonne!... Et pendant la dernière année de ton service, que fis-tu?

Albert

— Notre régiment, décimé, fut retiré à Versailles; dès lors, notre travail se réduisit à un service de garde dans le palais et dans les jardins du Roi Soleil.

Jacques

— As-tu vu le roi Louis XIV ?

Albert

— Souvent!... Dans les fêtes où nous étions de garde, dans les revues militaires où nous paradions.

Jacques

— Te plaisais-tu à Versailles?

Albert

— Nous y étions comme des coqs en pâte, dorlotés, choyés, gâtés. Mais je ne m'y plaisais pas.

Jacques

(étonné). — Ah !...

Albert

— Non, je ne m'y plaisais pas! Un mal secret s'insinua dans mon cœur, il s'y incrusta et je ne pus l'en faire sortir.

Jacques

(lentement). — C'était le mal du pays.

Albert

— J'en perdis le boire, le manger et le sommeil. Indifférent aux splendeurs de Versailles, ma pensée s'envolait vers ma petite patrie bien aimée.

(Avec la dernière réplique d'Albert, *monte dans la nuit un chant populaire* que chantent les jeunes gens qui viennent de quitter l'assemblée de la maison commune; chanté dehors, dans la coulisse).

Albert (continuant). — La patrie, la voilà, dans ces vieux airs du pays!... (Il s'assied, songeur).

Chœur d'hommes

Quand ces garçons partiront,
Tout's ces filles pleureront,
Ell's diront: « C'est nos aimants (ter)
Qui s'en vont au régiment. »

Quand ces garçons reviendront
Tout's ces filles chanteront,
Ell's diront: « C'est nos aimants (ter)
Qui revienn'nt du régiment. »

Scène III.

Les mêmes, Germain Gossin, hommes et jeunes gens.

(Germain Gossin entre le premier, suivi des hommes et des jeunes gens, dont la plupart se mêlent aux femmes et aux jeunes filles).

Germain

(reconnaissant Albert). — Comment! toi ici, Albert! Sans crier gare! Toi, mon meilleur ami! (Ils se serrent la main). (Voyant les sardines de sergent). Oh! tu as les sardines! Te voilà sergent! Toutes mes félicitations!... Allons, les amis, saluez le sergent Albert Gobat, un bon Prévôtois qui nous revient. (A Albert). En congé ou pour toujours?

(Les hommes l'entourent et lui serrent la main).

Albert

— Pour toujours peut-être... si... (bas).

Germain

— Alors c'est pour toujours... On t'arrangera cela...

Albert

(même jeu). — Merci!... (Haut). Vous savez, les amis, rien ne vaut l'air natal! Au plus beau château, au palais le plus somptueux, je préfère la vieille maison de mes parents...

Germain

— ...Avec ses bardeaux dessus et son fumier devant.

Albert

(souriant). — Parfaitement!... Et chez toi, Germain, comment cela va-t-il? Toujours...

Germain

(comprenant). — ...Toujours le même Germain Gossin, tailleur d'habits de son métier, et joueur de hautbois dans ses moments de loisir.

Albert

— Marié?...

Ruth

— Oh! oh!... Il aime trop toutes les belles pour n'en aimer qu'une.

Albert

— Toujours bien renseigné sur ce qui se passe dans le Cornet?...

Germain

— Dans le Cornet et même ailleurs.

Ruth

— Sous ce rapport-là, il n'a pas changé. C'est l'homme le mieux renseigné d'ici vingt lieues à la ronde. Une jeune fille a-t-

elle trouvé un amoureux, le premier averti, c'est Germain Gossin. Y a-t-il un bœuf à vendre, il est le premier à le savoir. Il vous dira si Justin se rendra à la foire de Soleure et si sa Justine fera l'achat d'une coiffe neuve. Il sait si vous souffrez de rhumatismes, si votre femme est acariâtre ou si votre mari lève trop facilement le coude, si votre bébé a les premières dents ou si votre grand oncle, le célibataire vous a couché sur son testament. (Rires dans l'assistance).

Germain

(flatté intérieurement, à Albert). — Tu sais, elle exagère un peu, mais il y a du vrai... C'est le métier qui veut ça. Je vais de maison en maison, alors on apprend bien des choses. (A tous). Vous avez ri, vous autres; ce qui ne vous empêchera pas, à la première occasion, de me tirer par le pan de ma veste, en me disant: « Germain, qu'y a-t-il de neuf?... Germain, tu viendras passer la soirée chez nous »... C'est toujours Germain par ci et Germain par là. A aller coudre chez les gens, comme je le fais, on s'instruit. Des secrets, j'en connais des tas. (A l'auditoire). Mais soyez tranquilles, je les garde pour moi.

Jeanne

— Tu fais bien le mystérieux. Dis-les tes secrets!

Germain

— Jeanne Dedie, tu as tort de parler... ou peut-être raison!.. Je profite de l'autorisation que tu m'accordes... (Mouvement de Jeanne). Rassure-toi! J'en userai, mais je n'en abuserai pas... (A l'auditoire). Vous vous souvenez tous de la noce de Jean Loclair et de Berthe Jeanprêtre... (Ouvrant la main deux fois). Il y a de cela cinq ans... et cinq mois!... Ma mémoire est infaillible... C'était un soir de printemps... la nuit était douce et parfumée. On dansait sous les tilleuls; les couples tournaient aux sons entraînants de mon hautbois. Une jeune fille de Corcelles, par dépit, coquetterie ou bravade ne dansait guère qu'avec un certain Girod de... Champoz... ou de Pontenet... non, de Champoz... C'est le neveu de David Sauvain. On disait la jeune fille quasi fiancée à un jeune homme de notre connaissance. (Yeux suppliants d'Albert) que je ne nommerai pas... pour le moment. Le dit jeune homme se tenait à l'écart, les yeux farouches, les traits crispés. Il quitta l'assemblée de bonne heure. Le lendemain, il partait pour la France. Le roi Louis XIV avait un brave soldat de plus et la Prévôté, un brave laboureur de moins. Ce jeune homme, vous l'avez deviné, c'était... (Gestes énergiques de protestation chez Albert)... c'était notre ami Albert Gobat!... Quant à la jeune fille, vous l'avez deviné aussi, c'était la fille de l'honorable Jean-Pierre Dedie, maire de Corcelles. C'était Jeanne Dedie! Allons, venez ici tous les deux... donnez-vous la main!... (Jeanne et Albert font docilement les gestes qu'indique Germain). Vos fiançailles sont renouées. (A Albert). Albert, tu ne feras plus de coup de tête.

(Geste de dénégation d'Albert); et toi, Jeanne... tu ne danseras plus avec un certain Girod, de Champoz. (Geste de dénégation de Jeanne).

Une jeune fille

(dans l'assemblée). — Hé! Germain, on se recommande!...

Germain

— Pour le mariage?... Sur ce beau coup de filet, je ferme l'agence matrimoniale... Bonne affaire! Un ménage modèle de plus dans la circulation.

Ruth

— Et un bel habit de noce à confectionner.

Germain

(négligemment). — Possible, mais je n'y songeais guère. Je travaille pour l'art. (A Albert). Enfin, te voilà définitivement des nôtres. Vois-tu, j'avais toujours peur que tu ne te laisses prendre aux sourires de ces enjôleuses de Paris, qui font traîner derrière elles des jupes de plusieurs mètres... Mais je bavarde, je bavarde, et tu aurais sans doute tant de choses à nous raconter. Quelle fut ta vie là-bas? Te plaisais-tu au régiment?

Albert

— Je viens d'en entretenir vos mères et vos sœurs.

Germain

— Eh bien, c'est notre tour maintenant.

Albert

— Je me répéterais.

Germain

— Qu'importe.

Albert

— Puisque tu insistes... Ce sera en musique.

(L'orchestre a préludé).

I

Le métier militaire
N'était pas dans mes goûts;
Cela n'est un mystère
Pour aucun d'entre vous.
En prenant du service
Au régiment bernois,
J'ai dit: « Qu'en moi périsse
L'amour et ses émois ! »

Refrain

Poussé vers la désespérance
Par les yeux bleus d'un doux minois,
Je partis pour servir la France
Et j'y devins soldat du roi.

(Reprise du refrain en chœur).

II

Elle est pleine de charmes,
La vie au régiment;
Même dans les alarmes
Elle a ses agréments.
Prendre des citadelles
Se rire des combats
Aimer toutes les belles,
C'est le lot du soldat.

Refrain

Poussé vers la désespérance, etc.

III

La paix fut éphémère,
Qui régna dans mon cœur;
Sur la terre étrangère,
Je connus la douleur.
L'amour eut sa revanche,
Par lui je fus repris.
Deux yeux, couleur pervenche,
Affolaient mon esprit.

Refrain

Gagné par la désespérance,
Attiré par un doux minois,
Pour l'amour, je quittai la France,
Je ne suis plus soldat du roi.

Refrain (repris en chœur)

Gagné par la désespérance,
Attiré par un doux minois,
Pour l'amour, il quitta la France.
Albert n'est plus soldat du roi.

Germain

— A la bonne heure! La vie des camps n'a pas gâté ta belle voix. Un bon chanteur de plus pour le pays!...

Albert

— Et toi, Germain joues-tu toujours du hautbois?

Germain

— Au sacré et au profane... Je m'explique. Au temple, le dimanche, pour accompagner les psaumes et les cantiques... Au profane, rarement, très rarement pour faire danser la jeunesse.

Albert

— Si rarement que cela?

Germain

(avec précaution). — Le ministre et les anciens sont très sévères; selon eux, la danse est une invention du diable. Leurs Excellences de Berne voudraient la proscrire complètement.

Albert

— Ce serait dommage; on est plus coulant en France.

Germain

— On se rattrape aux foins de Raimeux. Cette année, combien les jeunes gens s'en sont donné!... Oh! en tout bien, tout honneur, tu peux m'en croire!... Maintenant, fini la danse... Tu sais, nous sommes toujours un peu à couteau tiré avec ceux de la Prévôté-sous-les-Roches. Nous devons leur montrer le modèle d'une vie exemplaire, à ce que disent les anciens, le ministre, le Consistoire et Leurs Excellences. Le Consistoire de l'Orval vient de se montrer d'une grande sévérité!... Une jeune femme de Sorvilier avait quelque peu médit de ses compagnes du village. Citée devant le Consistoire pour calomnie, elle fut condamnée à faire pénitence publique, à genoux, dans le temple, pendant l'office divin et devant tous les fidèles. Elle fut si honteuse de cette humiliation qu'elle en tomba malade et qu'elle en est morte de douleur, ces jours-ci. Pour quelque intempérance de langage, elle fut cruellement, trop cruellement punie.

Une jeune fille

(dans l'assemblée) — Voilà bien les hommes! Ils sont sans pitié pour les femmes.

Germain

— Reste à savoir si un tribunal composé de femmes n'aurait pas été plus sévère encore... Notre Consistoire de Grandval se serait montré plus clément: il aurait simplement condamné la jeune femme à se tenir, pendant le sermon, devant la porte de l'église avec une couronne de paille sur la tête.

La jeune fille

— C'est encore trop sévère.

Germain

— Trop sévère?... Préférez-vous les châtiments qui frappent les femmes et les filles de la partie germanique de l'Evêché, celles de Porrentruy ou de Delémont? Accusées de sorcellerie, coupables ou innocentes, elles sont condamnées au feu. On en a brûlé une à Delémont, lundi dernier. Ou préférez-vous les peines qui s'abattent sur les hommes, pour le moindre délit? Le bannissement, les galères, les amendes, la décapitation, la pendaison, la prison ou les oubliettes de Porrentruy? Brrr! rien que d'y songer, j'en attrape la chair de poule... Pour les femmes, le feu, pour les hommes, l'oubli glacial du cachot ou la mort, pour tous, une justice implacable. Voilà ce qui nous attend si, demain, à Delémont,

nous résistons aux prétentions de Son Altesse, le prince-évêque Jean-Conrad de Reinach. Mais nous ne cèderons pas!

Jacques

(qui pendant tout ce dialogue, s'était tenu à l'écart, s'avançant). — Germain, c'est la voix même du pays qui parle par ta bouche! Tu caches sous ton enjouement le cœur d'un patriote. L'insouciance de la jeunesse, la douceur de cette veillée, le retour inopiné d'Albert Gobat nous ont distraits un moment de nos graves préoccupations, qui n'étaient qu'assoupies. Le feu couvait sous la cendre. Malgré les apparences, pas un de nous, — pas une de vous — n'oubliait la patrie et ce qu'elle attend de nous. Au reste, son sort est en de bonnes mains. Demain, à Delémont, la bannière de la Prévôté sera tenue haut et ferme par le banneret Henry Visard, qui est l'homme désigné par la Providence. Lorsqu'un peuple s'en montre digne, — si minuscule que soit ce peuple — Dieu lui envoie l'homme que réclament les circonstances... Le voici!...

(Le *banneret* entre, tout en parlant avec les quatre députés de la Prévôté).

Scène IV.

Les mêmes; le banneret, Auguste Moschard, Henry-Louis Juillerat, Emmanuel Guerne, Joseph Barth

Le banneret

— Mes amis, je vous remercie. Fort de votre appui, certain de notre bon droit, je suivrai sans défaillance la ligne de conduite que, d'un commun accord, nous nous sommes tracée ce soir. Comptez sur moi, comme je compte sur vous! Que l'on se conforme strictement aux ordres donnés, et tout ira bien... Messieurs les députés des grandes mairies de la Prévôté, Orval, Petit-Val, Moutier et Val-Terbi, rappelez à vos hommes, avant la cérémonie de Delémont, quels sont leurs devoirs et ce que nous attendons d'eux.

Emmanuel Guerne

— Monsieur le banneret, je me porte garant pour les hommes des mairies de Tavannes, de Malleray et de Court.

Henry-Louis Juillerat

— Je réponds des hommes de la mairie de Sornetan.

Auguste Moschard

— J'en puis dire autant pour les hommes de la mairie de Moutier-Grandval.

Joseph Barth

— Bien qu'ils ne pratiquent pas la même confession que les Prévôtois des mairies qui viennent d'être citées, les hommes des

mairies de Courrendlin et de Corban obéiront scrupuleusement aux ordres de leur vénéré banneret.

Le banneret

— Une discipline rigoureuse est la condition essentielle du succès. Il n'y aura pas de lâches parmi nous; de cela, je suis absolument certain. Ce que je craindrais plutôt, ce sont les têtes brûlées ou irréfléchies (frappant légèrement Germain à l'épaule)... dans ton genre, Germain.

Germain

— Oh! Monsieur le banneret, il n'y a pas de garçon plus raisonnable que moi. D'ailleurs si je m'emballe, — ce qui peut arriver, après tout — Monsieur le banneret, vous n'aurez qu'un geste à faire, un simple froncement de sourcils. J'obéirai.

Le banneret

— A la bonne heure! (Apercevant son neveu Albert Gobat). Un soldat bernois au service de la France?

Albert

— Non, mon oncle, un soldat prévôtois au service de sa patrie!

Le banneret

(lui tendant la main). — Mon neveu Albert Gobat! Que je suis confus de ne pas t'avoir reconnu tout de suite!...

Albert

— Vous avez tant de soucis, mon oncle!

Le banneret

— Et puis, au service étranger, tu as pris bonne mine et belle allure! Ce n'est pas facilement que tes chefs t'ont vu prendre ton congé!

Albert

— C'est vrai. Mais ayant appris que par l'élection du prince Jean-Conrad, la Prévôté se trouvait menacée dans ses libertés séculaires et ayant accompli mon temps, j'ai quitté le service de la France pour mettre mon épée à votre disposition. (Il tire son épée).

Le banneret

— Tant que la patrie aura des fils aussi braves que toi, elle résistera victorieusement à tous les assauts... Mais la tâche sera extrêmement difficile.

Albert

— Tant mieux!... Le mérite n'en sera que plus grand.

Le banneret

(à toute l'assistance). — Les derniers renseignements qui nous sont parvenus de Delémont, de Porrentruy et d'ailleurs, confirment ce que nous savions déjà : le prince Jean-Conrad

de Reinach compte sur la cérémonie de demain pour frapper un grand coup. Encouragé et poussé par sa cour de hobereaux allemands et alsaciens, il est résolu à briser la combourgeoisie de la Prévôté avec Berne. Cette combourgeoisie est de tous nos privilèges, celui auquel nous tenons le plus; elle est la sauvegarde de tous nos droits, la clef de voûte de toutes nos libertés. Y renoncer, ce serait non seulement une honteuse abdication, une humiliation sans nom, mais aussi la perte certaine de nos franchises, de ces franchises chèrement conquises par nos aïeux et pieusement transmises à nous, leurs fils. C'est là un héritage sacré que nous devons faire respecter et que nous transmettrons intacts à nos enfants. Comme Guillaume d'Orange et comme les Genevois: « Nous maintiendrons! »

Albert

— En rentrant au pays, de Courrendlin à Grandval, en passant par Roches et Moutier, j'ai parlé à beaucoup de Prévôtois; tous se sont montrés calmes et résolus; j'ai retrouvé le même état d'esprit ici-même... Je puis donc affirmer, sans risque de me tromper, que tous les Prévôtois, sans exception, sont derrière vous, qu'ils vous soutiendront de toutes leurs forces et qu'ils sont prêts à tous les sacrifices.

Le banneret

— Il faut l'imminence du malheur pour éprouver les cœurs, sonder les reins, dissiper les malentendus, faire taire les haines et les dissentiments entre les citoyens. Le danger commun rapproche les âmes. Nous quittons une assemblée où vibrait un enthousiasme contenu. Nous retrouvons ici les joies du foyer et de la famille, les plaisirs tranquilles, la chaude intimité! C'est pour que nos enfants connaissent encore des veillées pareilles à celle-ci, que nos combattrons en chevaliers sans peur et sans reproche. Nous défendrons nos champs et nos récoltes contre les spoliateurs; nous défendrons nos us et nos coutumes contre les prétentions arbitraires. Nous savons que notre entreprise est pleine de périls et d'embûches; il y va de notre vie; il y a de l'audace de la part d'une poignée de paysans, à vouloir tenir tête à un prince du Saint-Empire romain germanique, doublé d'un prince de l'Eglise allié des VII Cantons catholiques. Nous nous en remettons à Dieu! Qu'Il nous inspire et qu'Il nous guide. Nous mourrons, s'il le faut pour cette combourgeoisie avec Berne qui fait de nous des Suisses!

(Le *ministre* entre pendant les dernières paroles du banneret).

Scène V.

Les mêmes, le ministre

Le ministre

— Que la paix soit avec vous tous!... Monsieur le banneret chargé par vous d'une mission de confiance auprès de Leurs Ex-

cellences, je désirerais vous en apporter les résultats Vous trouverez qu'ils manquent de précision. Ce n'est pas ma faute; j'ai fait ce qui était humainement possible de faire. (Regardant autour de lui). Mais puis-je parler? L'assemblée me paraît bien nombreuse.

Le banneret

— Monsieur le ministre, nous formons une seule et même famille, dont chaque membre est d'une fidélité à toute épreuve. Vous pouvez parler sans crainte, quitte à omettre ce qui pourrait avoir un caractère trop confidentiel et que vous pourrez me communiquer plus tard... Que disent les Bernois?

Le ministre

— Il m'a semblé qu'ils attendaient l'issue des événements de demain, avant de prendre une décision définitive. Leurs Excellences ne sont pas d'un abord aisé, même pour un ministre du Saint Evangile. Il m'a été possible toutefois d'atteindre quelques notables du Grand Conseil et même du Petit Conseil... Il m'a paru que d'une façon générale, leurs sympathies nous sont acquises. J'ai bien surpris ici ou là quelques réticences, quelques réserves. Les Bernois semblent éprouver une certaine répugnance à soutenir des sujets rebelles, ou sur le point de se révolter. Vous n'ignorez pas que Leurs Excellences mènent leurs sujets à la baguette.

Le banneret

— Nous ne sommes que nominalement les sujets du prince. De fait nous sommes libres. Les Bernois nourrissaient-ils de pareils scrupules lorsqu'en 1653, ils requirent l'aide de nos pères pour combattre les troupes de Leuenberger?

Un vétéran

— J'étais au combat de Herzogenbuchsee. J'y ai reçu une balle de mousquet dans la jambe.

Un deuxième vétéran

— Et moi aussi je m'y trouvais; j'y ai reçu cette balafre!

Le ministre

— Bien qu'il y ait cinquante ans de cela, les Bernois ne l'ont pas oublié; s'ils écrivent l'injure sur le marbre, ils n'écrivent pas la reconnaissance sur le sable. Cependant, j'ai remarqué chez eux une certaine hésitation: le prince-évêque est l'allié particulier des VII Cantons catholiques. En prenant trop ostensiblement parti pour leurs combourgeois de la Prévôté contre le prince, ils risquent de provoquer une nouvelle guerre religieuse

Le banneret

— Ne pensez-vous pas plutôt, Monsieur le ministre, que cette perspective ne soit pour déplaire à Messieurs les Bernois à qui

s'offre une excellente occasion de prendre la revanche des défaites de Cappel et de Villmergen?

Le ministre

— C'est possible, mais ils n'en laissent rien paraître.

Le banneret

— Cela est bien dans les habitudes des Bernois qui pèsent longuement le pour et le contre, mais qui, une fois leur résolution prise, ne reculent devant rien pour la faire aboutir. En somme, Monsieur le ministre, quelle est votre impression générale?

Le ministre

— Les prudhommes ou honnêtes gens de la Prévôté, comme ils les appellent, sont les enfants gâtés des Bernois; ceux-ci n'hésiteront pas à se ranger à vos côtés si demain, Prévôtois, vous restez unis et résolus.

Le banneret

— Nous le serons!

Tous

— Nous le serons!

(Serrements de mains, effusion, émotion).

(Pendant les dernières paroles, *on a entendu sonner les coups de dix heures. Le guet de nuit passe en psalmodiant deux fois) :*

Bonsoir, bonsoir, retirez-vous!
Fermez serrures et verrous!
L'horloge répète à grands coups:
Dix heur's, dix !

(Puis commence la musique de scène qui introduit le *choral).*

Le ministre

(très grave). — En ce moment solennel et décisif de notre vie, élevons nos âmes à Dieu; implorons sur nous Sa bénédiction!

L'acte se termine par un *choral,* que chante toute l'assistance.

RIDEAU

Acte II.

La cérémonie de la prestation du serment à Delémont

La scène représente la cour du château des princes-évêques à Delémont, estrade, trône avec dais.

Scène I.

Un maître-bourgeois de Delémont avec un contingent de cette ville; *le banneret, Auguste Moschard* faisant office de lieutenant du banneret, *Albert Gobat, Germain Gossin, le contingent de la Prévôté* dans lequel figurent *Emmanuel Guerne, Henry-Louis Juillerat, Joseph Barth,* tambours, soldats.

L'avant-scène à gauche *est occupée par le contingent — quelques hommes — de Delémont,* à la tête duquel *se trouve le maître-bourgeois, tenant la bannière de la ville.*

Le contingent de la Prévôté — dans l'ordre suivant: *tambours* (si possible *fifres* et *tambours),* le *banneret portant la bannière,* le *lieutenant Auguste Moschard avec l'épée nue,* les *hommes armés* — fait son entrée sur la scène par le fond à gauche, passe par le fond de la scène, tourne à droite et vient se ranger à droite de la scène, face au contingent de Delémont. *Il entre tambour battant.* Le rideau monte lentement; *on entend le tambour à la cantonade; le contingent fait fièrement son entrée. Il se place comme ci-dessus indiqué).*

Auguste Moschard

(au moment qu'il jugera opportun). — Contingent de la Prévôté, halte!... Repos!... (Il remet son épée au fourreau).

Le maire de Delémont

(inclinant et agitant la bannière de Delémont). — Voisins et amis de la Prévôté de Moutier-Grandval, soyez les bienvenus dans notre bonne ville de Delémont.

Le banneret

(inclinant et agitant la bannière de la Prévôté devant celle de Delémont). — Voisins et amis de Delémont, merci de vos bonnes paroles!... Prévôtois, mes frères, il est inutile, je pense, de vous rappeler la gravité de la cérémonie qui va commencer dans un moment. Il y va de notre vie, de nos biens, de l'existence même de notre petite patrie. N'oubliez pas que vos mousquets sont chargés; ne vous laissez pas entraîner à des actes irréfléchis, dont les conséquences pourraient être irrémédiables. N'entreprenez rien sans mon ordre. Promettez-le moi!

Les Prévôtois

— Nous le promettons!

Le banneret

— Investi du mandat que vous m'avez confié, chargé par vous de parler au prince au nom de la Prévôté, j'ai accepté cette périlleuse mission, sans toutefois m'en dissimuler les dangers. Les plus lourds châtiments peuvent me frapper; qu'importe! Ayez confiance en moi! Que Dieu m'inspire et me soutienne! Vive la Prévôté de Moutier-Grandval!

Les Prévôtois et les hommes du contingent de Delémont

— Qu'elle vive!

Le banneret

— La cérémonie ne commencera que dans une demi-heure. (Désignant la droite de la scène). Passons là et recueillons-nous avant la minute suprême. Fraternisons avec nos amis de Delémont. Si l'un ou l'autre d'entre vous désirent faire une courte visite à la ville, qu'ils en profitent! Mais qu'ils se retrouvent ici à l'heure dite! Et que surtout, ils ne répondent pas aux provocations auxquelles ils seront certainement en butte! (Les Prévôtois, suivis des Delémontains sortent à droite; le banneret, tout en les surveillant, aborde Germain Gossin qui est l'un des derniers). Germain, veille sur tes paroles! La moindre imprudence peut nous perdre.

Germain

— Monsieur le banneret, soyez tranquille! Je mettrai un frein à ma langue, un double, un triple frein.

Le banneret

— J'y compte bien! (A Albert Gobat, désignant Germain). C'est un excellent garçon; mais il a besoin d'être surveillé! Aie l'œil sur lui!

Albert

— Entendu, mon oncle.

Le banneret

— Toi aussi, prends garde, Albert! Tu as une fâcheuse tendance à dégainer trop facilement. Garde ton épée au fourreau.

Albert

— J'y veillerai, mon oncle.

(Tout en prononçant ces dernières paroles, ils sont sortis vers la droite).

Scène II.

Louis de Kastell, Guy d'Eptingue, Charles de Raymondpierre, suivis à distance respectueuse par deux laquais, dont *La Fleur.*

(Ils entrent par la droite, un peu en arrière; Guy d'Eptingue manie ses gants nerveusement; il a sous le bras gauche, une cravache; en arrivant sur la scène:)

Kastell

— Eh bien! vous avez vu ces croquants? Etaient-ils assez fiers? Ont-ils l'air assez insolents et provocants! Des manants qui ont le front de se présenter devant leur souverain, leur prince magnanime, et sa cour, l'épée au côté comme des gentilshommes? Où ont-ils pris ces manières-là, ces pieds-plats? (Se tournant vers Guy d'Eptingue). Qu'en pensez-vous, mon cher d'Eptingue?

Guy d'Eptingue

— Je pense comme vous, monseigneur le châtelain. On devrait obliger ces vilains à se présenter devant son Altesse les pieds nus et la corde au cou.

Kastell

— Vous avez vu leurs mines?

Guy d'Eptingue

— Oui, des mines patibulaires. Ce qu'il faudrait à quelques-uns de ces mutins, c'est une bonne cravate de chanvre et une potence de vingt pieds de haut.

Kastell

— Quel plaisir j'aurais à voir gigoter leurs jambes et grimacer leurs faces! Que les temps sont changés! Que ne sommes-nous à cet âge heureux où le baron pouvait faire brancher, c'est-à-dire pendre haut et court, le manant qui lui avait volé un lapin.

Guy d'Eptingue

— Ces temps-là peuvent revenir, pour peu que nous nous y mettions. Le prince Jean-Conrad se montre si bien disposé pour nous!

Kastell

(à Charles de Raymondpierre qui dissimule mal ses gestes d'impatience). — Mon cher Charles de Raymondpierre, vous ne dites rien? Allons! bon sang ne peut mentir: vous partagez certainement nos sentiments.

Charles de Raymondpierre

— Monseigneur le châtelain, vous ne l'ignorez pas: je suis un mauvais courtisan. Au risque d'encourir votre disgrâce ou, à tout le moins, votre blâme, je vous avouerai sans ambages que vos sentiments ne peuvent être les miens. Les temps féodaux que

vous évoquez sont passés, et si bien passés, qu'ils ne reviendront jamais.

Kastell

(suffoqué). — Comment un comte de Raymondpierre peut-il s'exprimer ainsi? Alors vous estimez qu'un jour peut arriver où cette racaille aura son mot à dire dans le gouvernement?

Charles de Raymondpierre

— Je le crois. Les Prévôtois ne se gouvernent-ils pas eux-mêmes? Les Suisses, ces fils d'anciens pâtres, ne sont-ils pas maîtres chez eux?

Kastell

— Ça, c'est autre chose; les Suisses eurent affaire à de mauvais baillis.

Charles de Raymondpierre

— Qu'est-ce qui vous prouve que les baillis que nous imposons aux sujets de l'Evêché soient meilleurs?

Guy d'Eptingue

— Allons, rompons là, mon cher; vous n'y êtes plus; vous allez dire des bêtises. Je voyais arriver le moment où vous alliez prétendre qu'il n'y avait aucune différence de nature, de conformation, que sais-je? d'essence, entre nous, gentilshommes et ces croquants de la Prévôté!

Charles de Raymondpierre

— Et je le prétends.

Guy d'Eptingue

— Oh! mais non! Laissez-moi rire! (A ce moment, il laisse tomber un de ses gants). (Se tournant vers son laquais, Picard). Maraud, tu n'as donc pas vu ce gant tomber? Allons, maroufle, ramasse-le, et un peu plus vite que ça! (Picard se baisse et ramasse le gant; G. d'Eptingue le lui arrache brutalement des mains, et le cravache en pleine figure). (Au laquais): Ce soir tu recevras encore cinquante coups de bâton qui t'apprendront à faire ton service... (A Ch. de Raymondpierre). Vous avez vu, mon cher, comment il faut s'y prendre pour se faire obéir? Voilà la bonne manière!

Charles de Raymondpierre

— Ce peut être la vôtre. Soyez assuré que ce ne sera jamais la mienne. Que de haines vous accumulez qui, un jour, feront brusquement explosion! Nous pourrions bien payer en une seule fois tout le mal que nous avons fait en plusieurs siècles.

Kastell

(sceptique). — Non?

Charles de Raymondpierre

— Si ce n'est pas nous, ce pourrait être nos enfants.

Kastell

— Ah bah! Vous êtes un visionnaire, un utopiste, un... comment appelez-vous cela?... un homme qui aime les autres hommes ?

Charles de Raymondpierre

— Un philanthrope.

Kastell

— C'est cela, un philanthrope!... Iriez-vous jusqu'à aimer ces rebelles de la Prévôté ?

Charles de Raymondpierre

— Pourquoi pas? Je leur ai trouvé fort belle allure. Ils m'ont l'air de savoir ce qu'ils veulent.

(Depuis un moment, au fond, des ouvriers préparent l'estrade et le trône, surmonté d'un dais où se placera le prince).

Kastell

— Reste à savoir si, tout à l'heure, vos bons amis de Moutier et autres lieux sauront conserver cette belle allure qui vous a séduit. M'est avis que devant le prince, sa garde, sa cour et ses dignitaires, ils n'en mèneront pas large. Que vous en semble, mon cher d'Eptingue?

Guy d'Eptingue

— Ces manants vont trembler comme des feuilles fouettées par le vent.

Charles de Raymondpierre

— Je n'en crois rien; ces Prévôtois ont la tête dure.

Kastell

— Pour les faire céder, nous disposons de moyens aussi variés que nombreux : cachot, estrapade, galère, exil, pendaison, exécution.

Charles de Raymondpierre

— Et des Bernois, qu'en faites-vous?

Kastell

— Les Bernois? Ils sont trop loin! D'ailleurs, depuis Villmergen, l'Ours s'est assagi; (secouant la main) il a reçu quelque chose sur la patte... (Il se tourne du côté des ouvriers). Voyez, on met la dernière main aux préparatifs de la cérémonie. Son Altesse a exigé la plus grande simplicité. Les guirlandes, les girandoles, tout ça c'est trop peuple. Le château au fond, le prince sur son trône, les dignitaires à ses côtés, la vile plèbe, la populace, à genoux dans la boue!

(Pendant les dernières paroles, *Albert* et *Germain* ont paru à gauche).

Scène III.

Les mêmes, Albert Gobat, Germain Gossin

(La scène s'anime)

Albert

(à part). — Hein, que dit-il?

Germain

— Nous voilà arrangés de la belle manière. Est-ce que... ?

Albert

(le retenant). — Chut! Ecoutons!

Kastell

(revenant et continuant). — Des soldats sont massés derrière le château, prêts à accourir à la première alerte. Ces vantards de Prévôtois n'ont qu'à bien se tenir!

Germain

(à Albert). — Tu entends ?

Kastell

— Je vais faire arrêter les plus rébarbatifs...

Guy d'Eptingue

— ...Et vous les envoyez dare-dare à Sa Majesté Louis XIV; autant de rameurs sur les galères royales!

Germain

— Le doux jeune homme! (A Albert). Qu'est-ce que nous attendons pour?...

Albert

(le retenant). — Ecoutons la suite!...

Charles de Raymondpierre

— Quelle haine vous avez vouée à ces Prévôtois! Quel mal vous ont-ils fait?

Kastell

(embarrassé). — Nous ne pouvons admettre que des sujets cherchent à se soustraire à la houlette épiscopale.

Germain

(à part). — Un si doux berger!

Kastell

— Nous les mettrons à la raison ces lécheurs de fonds de casseroles[1]).

---

[1]) Allusion au sobriquet des habitants de Moutier: les Letchepotches, en patois du patois du pays; les leucheurs de pochons (louches).

Germain

(même jeu). — Attrapez les « Letchepotches » [1]).

Kastell

— Ce sont des obstinés, des opiniâtres, des rebelles; leur exemple est pernicieux. Cette Prévôté n'est qu'un nid de vipères que nous écraserons sous nos talons.

Germain

(même jeu). — Mon gros, attention aux morsures!

Guy d'Eptingue

— Les Prévôtois sont profondément antipathiques. Mais les Prévôtoises, Monsieur le châtelain, les Prévôtoises!...

Kastell

(qui a été pris par son faible, se radoucissant). — Ah! les Prévôtoises!... Les Prévôtoises sont tout simplement exquises!

Germain

(même jeu). — Comme les truites de la Birse.

Kastell

— Tenez, mes amis, l'automne dernier, les chanoines de Moutier-Grandval m'ont invité à chasser le chevreuil dans les forêts du chapitre, entre Elay et Corcelles. Les hasards de la chasse m'ont conduit près de la ferme d'un certain Jean-Pierre Dedie, dont la fille unique, Jeanne, prenait justement de l'eau à la fontaine.

Albert

(à part). — Hein! que dit-il ?

Kastell

— Une jeune fille délicieuse, fraîche, affriolante, affolante, des cheveux noirs et des yeux bleus à vous faire damner; une beauté qui serait à sa place dans un château. Il faut que je la revoie.

Guy d'Eptingue

— Enlevez-là! Je vous y aiderai.

Kastell

— Qui m'en empêcherait?

Albert

(sortant brusquement de sa réserve, s'avançant). — Moi!

Kastell

(d'abord interloqué, se remettant assez vite). (A part). — Encore un de ces Prévôtois! (Haut) Manant des bords de la Birse, sais-

---

[1]) Sobriquet des gens de Moutier.

tu à qui tu parles? (Hautain). A Eugène-Melchior-Marie-Louis, baron de Kastell, châtelain de Delémont... Toi?... Que m'importe!

Charles de Raymondpierre

(à de Kastell). — Prenez garde, Monseigneur, cet homme porte l'uniforme des Bernois au service de la France. Prenez garde!

Kastell

— C'est vrai... (A Guy d'Eptingue). Mon cher, chargez-vous de cet homme. J'ai affaire ailleurs. Vous venez, de Raymondpierre? (Sur une hésitation de ce dernier), d'Eptingue suffira à la besogne. (Ils se retirent; en passant devant La Fleur, lui désignant Albert et Germain). La Fleur surveille de près ces deux particuliers-là. (Faisant le geste). Si tu parviens à les faire coffrer, dix pistoles pour toi!

La Fleur

(signe énergique d'assentiment). — Ce travail-là, ça me connaît!

Albert

(à d'Eptingue). — Votre maître file à l'anglaise!... A nous deux maintenant!... (Il tire son épée).

Guy d'Eptingue

(hautain et dédaigneux). — La plaisanterie n'a que trop duré. Qu'un baron d'Eptingue se mesure avec toi, (se bouchant le nez et reculant vers la gauche), pouah! avec un bouvier qui sent l'écurie...

Albert

(le suivant pas à pas). — Un beau muguet qui sent le poltron. (A mesure que d'Eptingue sort). Lâche, lâche!...

(d'Eptingue est sorti).

Scène IV.

Albert Gobat, Germain Gossin

Germain

— Nous voilà maîtres du champ de bataille!

Albert

— Victoire facile! Comme à la Comédie française: « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. » Ils reviendront, tu peux en être sûr. Insulter ma fiancée de la sorte!

Germain

— C'est vrai, te voilà fiancé depuis hier soir, grâce à mes soins diligents... Continuons notre promenade; elle est pleine d'agréments.

Albert

— Tu peux la continuer seul... Je me sens trop agité; je vois rouge... Je rejoins les nôtres.

Germain

— Comme tu voudras!... Je suis curieux de savoir ce qui se passe en ville. Au revoir!...

Albert

— Au revoir!...

(Albert sort à droite; Germain sort à gauche).

Scène V.

Maître Blaise, puis *maître Philippe*

Maître Blaise

(un *papier à la main,* s'avançant par la gauche, *tout en battant la mesure et en fredonnant) :*

Un règne plein de promesse
Commence pour l'Evêché.
Bienvenue à Son Altesse!
Bienvenue au bon berger!

(A lui-même). — Pas mal, pas mal!... Ainsi dans un instant, la cour du château retentira des accents d'un chant nouveau...

Maître Philippe

(continuant). — ...intitulé: « A notre bien-aimé prince Jean-Conrad », paroles et musique de maître Blaise, bourgeois de Delémont.

Maître Blaise

— Maître Philippe, ne partagez-vous pas avec votre serviteur (il se désigne et s'incline) l'insigne honneur d'appartenir au vénérable corps de la Bourgeoisie de Delémont et n'éprouvez-vous pas quelque fierté à savoir qu'un bourgeois de Delémont (s'inclinant de nouveau) — c'est mon humble personne — a écrit un poème en l'honneur de Son Altesse sérénissime et illustrissime, le prince-évêque de Bâle?

Maître Philippe

— Si fait! L'honneur en rejaillit sur toute la cité! Mais est-il possible que votre belle et harmonieuse cantate puisse être exécutée? Il y a passablement d'excitation en ville, non du fait des Delémontains qui sont gens paisibles, mais à cause des hôtes que nous hébergeons aujourd'hui.

Maître Blaise

— Tranchons le mot: mon œuvre court le risque d'être compromise à cause de ces brouillons de la Prévôté de Moutier. Ces gens ne pouvaient-ils pas rester chez eux?

Maître Philippe

— S'il n'en avait tenu qu'à eux, il y a bien des chances pour qu'ils se fussent tenus bien tranquilles. N'est-ce pas le prince-évêque, Jean-Conrad lui-même qui exige de tous ses sujets qu'ils se trouvent à Delémont, aujourd'hui? Aussi quelle affluence! On est accouru de tous les coins de l'Evêché, de Boncourt à Neuveville, d'Allschwill à La Ferrière.

Maître Blaise

— Tout se passerait le plus pacifiquement du monde sans ces énergumènes de Moutier. Au fait, dites-moi, maître Philippe, vous qui êtes préposé à la garde de nos archives et qui êtes si versé dans la science de l'histoire, dites-moi ce que signifient ces mots qui, ces temps-ci, reviennent à chaque instant: ces mots de Prévôté, de Prévôtois, de Rôle, de banneret.

Maître Philippe

— En quelques mots, voici: Au milieu du moyen âge, le monastère de Moutier-Grandval fut supprimé et remplacé par un chapitre de chanoines dont le supérieur, appelé prévôt, donne le nom de Prévôté au pays dont il avait l'administration, d'où le nom de Prévôtois. Vous savez que la Réformation chassa les chanoines du chapitre de Moutier et qu'ils s'établirent à Delémont, où ils se trouvent encore. Au quatorzième siècle déjà, les Prévôtois avaient secoué la tutelle du chapitre, en lui arrachant des lettres de franchises qu'ils appellent Rôle de la Prévôté. En 1486, leurs libertés furent étendues et affermies, grâce à leur combourgeoisie avec Berne, qui fit d'eux des Suisses. Leurs franchises furent solennellement confirmées par Jean-Henri d'Ostein, il y a cinquante ans, ainsi que par ses successeurs, Jean-Conrad de Roggenbach et Guillaume Rinck de Baldenstein, qui vient de mourir. (Se découvrant). Ce furent de bons princes, dont Dieu doit avoir les âmes.

Maître Blaise

— Maître Philippe, encore une question! Ce banneret, duquel il est si souvent question, ces jours, qu'est-il au juste?

Maître Philippe

— Le banneret ou bandelier est l'homme de confiance des Prévôtois; il est élu par ses concitoyens à la majorité des voix. Il est leur porte-parole auprès du prince et des Bernois; il commande la milice, préside les plaids ou assemblées générales.

Maître Blaise

— C'est en quelque sorte un président de la République?

Maître Philippe

— C'est bien cela! Jusqu'ici les Prévôtois ont toujours eu la main heureuse dans l'élection du bandelier. Le banneret en char-

ge aujourd'hui, Henry Visard, de Grandval, est un chef dans tout l'acception du terme; il est de taille à tenir tête au prince Jean-Conrad.

Maître Blaise

— Ah! Maître Philippe, vous me la baillez bonne! Votre banneret, aujourd'hui même, s'inclinera bien bas et bien humblement devant Son Altesse.

Maître Philippe

— Maître Blaise, je ne le crois pas. Le voudrait-il, qu'il ne le pourrait pas. Ses hommes l'en empêcheraient. Il n'est que le « primus inter pares ».

Maître Blaise

— En français ?

Maître Philippe

— Le premier d'entre ses pairs ou ses égaux. Les Prévôtois sont tous animés du même esprit patriotique. Il est infiniment regrettable que ce sentiment national, ce goût pour l'indépendance et la solidarité ne soit pas l'apanage de tous les sujets de l'Evêché; la principauté épiscopale prendrait conscience d'elle-même et ne tarderait pas à entrer dans la Confédération.

Maître Blaise

— En qualité de quatorzième canton ?

Maître Philippe

— Parfaitement!

Maître Blaise

(admiratif). — Ces Prévôtois, quels hommes! C'est en leur honneur que j'aurais dû écrire ma cantate!

Maître Philippe

— Ils vous en auraient remercié, et c'est tout. Tandis que le prince peut vous accorder ses faveurs, sous la forme d'un titre, d'une charge honorifique.

Maître Blaise

(intérieurement flatté). — Et pourquoi pas ?... Tout compte fait, notre bonne ville de Delémont doit beaucoup à la bienveillance des princes-évêques; ils y ont un château; l'on prête à Son Altesse Jean-Conrad le dessein d'en faire construire un qui sera grandiose.

Maître Philippe

— Aux frais des sujets et par le moyen des corvées. Que les gens de la campagne sont à plaindre!

Maître Blaise

— Qu'ils s'arrangent!

(Depuis un moment est entré l'*Ajoulot)*.

Scène VI.

Les mêmes, l'Ajoulot, puis *Germain*

L'Ajoulot

— Qu'ils s'arrangent! Qu'ils s'arrangent! Paroles dignes d'un bourgeois satisfait. (Tapant familièrement sur le ventre rebondi de maître Blaise). Ma bedaine est pleine...

Maître Blaise

(indigné, reculant). — Ah! mais! vous!... vous!...

L'Ajoulot

(ne le laissant pas parler). — Que les autres s'arrangent! C'est vite dit et c'est commode! Venez donc un peu en Ajoie pour voir ce qui s'y passe. Vous en reviendrez édifié! Vous y verrez un peuple asservi par une noblesse étrangère au pays, pleine de morgue et d'orgueil; des impôts qui n'en finissent pas, prélevés par des officiers sans cœur et sans entrailles; nos champs éventrés par les sangliers, nos récoltes détruites par le gros gibier que le prince entretient dans ses forêts pour les chasses de sa cour; des courtisans avides, des fonctionnaires sans scrupules qui nous pillent et nous ruinent. Quelle pauvreté, quelle misère!

Maître Blaise

— Vendez un peu plus de « caquelons »[1])

L'Ajoulot

(du tac au tac). — Et vous, plus d'œufs « trissous »[2]). Cela ne peut durer; l'Ajoie opprimée, murmure.

Germain

(qui est entré depuis un moment, tapant sur l'épaule de l'Ajoulot). — Enfin je trouve un homme!... A part celui-ci et les Delémontains, qui bannière en tête nous ont reçus ce matin, je n'ai rencontré que des âmes serviles, prêtes à toutes les capitulations. (Il tend la main à l'Ajoulot). Nous sommes faits pour nous entendre. Il y a des gens qui ne peuvent s'imaginer le monde autrement qu'avec un château sur une colline, habité par un seigneur qui exploite ceux qui sont au-dessous. Les seigneurs sont des hommes comme nous. A bas les tyrans!

(Pendant ces dernières paroles, La Fleur se tenait derrière le groupe avec quelques exempts; il intervient soudain).

La Fleur

(à Germain et à l'Ajoulot). — Enfin je vous y prends la main

---

[1]) Vaisselle de faïence qui se fabrique à Bonfol; par extension, sobriquet donné aux Ajoulots.

[2]) Sobriquet de gens de Delémont; „Oeufs trissous", c'est à dire „œufs pourris".

dans le sac. (Leur mettant la main sur l'épaule). Au nom du prince, je vous arrête!

Germain

— Pourquoi?

La Fleur

— Pourquoi, candide Prévôtois? Pour appel à la rébellion et crime de lèse-majesté!

Germain

— Rien que ça?

La Fleur

(aux exempts qui se tiennent derrière lui, désignant Germain et l'Ajoulot). — Arrêtez ces deux hommes! (Les exempts s'approchent; Germain et l'Ajoulot sont saisis chacun par deux d'entre eux). Conduisez-les dans les cachots du château. Choisissez en deux bien humides et bien sombres.

(Germain et l'Ajoulot cherchent inutilement à se dégager).

Germain

(parvient à crier). — Je suis Prévôtois et...

La Fleur

— Raison de plus. (Au public). Le régime sera salutaire à ces deux énergumènes. Quelques mois d'obscurité, d'humidité et de pain sec, c'est souverain pour ramener au calme les esprits surexcités!

Kastell

(survenant et apercevant les deux prisonniers). — Moitié de la prime promise! (Il compte à La Fleur cinq pistoles). Qu'on les emmène! (On les emmène malgré leur résistance)... J'aurais préféré le Prévôtois de tout à l'heure, celui qui tirait son sabre... Après tout, c'est peut-être mieux ainsi!... Il se fera pincer au cours de la cérémonie. Ce sera un prétexte pour faire arrêter tout ce gibier de potence. (Regardant à droite). Voici les hérauts du prince avec une proclamation, rédigée par votre serviteur. (Il s'incline et sort).

(Paraissent les hérauts, richement costumés avec trompettes).

(Musique de scène).

Sonnerie de trompettes.

Scène VII.

Un héraut, quelques hérauts, des curieux

Le héraut

— Qu'il soit notoire à tous, qu'en ce jourd'hui, Son Altesse Sérénissime et Illustrissime, Jean-Conrad de Reinach-Hirtzbach, par la grâce de Dieu prince et évêque de Bâle, dans sa magnanimité et dans la pensée d'inaugurer son règne par un acte de clémence, veut bien condescendre à paraître au milieu de ses su-

jets. Puissent ces derniers apprécier à leur juste valeur la bonté et la noblesse de cette démarche toute gracieuse. Il est bien rare, en effet, qu'un prince du Saint Empire romain de la nation germanique, qu'un prince revêtu de la puissance souveraine pousse l'humilité jusqu'à descendre les marches de son trône, pour venir se mêler à son peuple, comme le berger se mêle à son troupeau. Sujets de la principauté épiscopale, imitez la simplicité de votre souverain! Présentez-vous devant lui, dépouillés de toute vanité humaine, de toute fierté intempestive. Inclinez-vous très bas devant Son Altesse qui ne reconnaît sur la terre aucune autorité qui lui soit supérieure, si ce n'est Dieu et le lieutenant de Dieu sur la terre, à savoir le chef du Saint Empire romain germanique, Sa Majesté apostolique et romaine qui réside à Vienne, en Autriche. Qu'il soit encore bien notoire à tous que Son Altesse épiscopale et princière a la volonté comme aussi le pouvoir de briser toute opposition, d'abattre toute puissance qui cherche à se placer entre Elle et Son peuple.

(Sonnerie de trompettes).

(La musique de scène, qui jouait en sourdine, joue fort).

Scène VIII.

Entrée du prince et de son cortège

Ordre du cortège: Hérauts et trompettes, 15 archers, 6 pages, 6 laquais, soldats de la garde du prince, bannière de l'évêque, officiers du prince, ecclésiastiques, un page portant sur un coussin les insignes du pouvoir, *le prince* suivi des *abbés de Bellelay, de Lucelle et de Mariastein, chanoines du haut Chapitre,* chanoines des chapitres de l'évêché, prévôts et chanoines du Chapitre de Moutier-Grandval, hauts dignitaires de la cour épiscopale *(chambellans, chancelier, grand-écuyer, grand-veneur, grand-échanson, grand-forestier,* etc. (Le prince-évêque se présente en tant que *prince* et *non pas* en sa *qualité d'évêque.* Donner plus d'importance à sa maison civile qu'à sa maison ecclésiastique); les hommes des bailliages: Porrentruy, Delémont, Moutier, etc., avec *leurs bannières; le menu peuple.*

Ils entrent par la droite; les hérauts, les pages, les archers, les laquais et les soldats se placent de chaque côté du trône. Le prince prend place sur le trône, face au public.

Les chanoines et les dignitaires de la cour se placent à gauche de la scène (donc à droite du trône); le châtelain de Delémont, près du trône.

Le menu peuple à droite de la scène, donc à la gauche du prince. Les Prévôtois, sont à droite, en avant, avec, à leur tête, leur bannière déployée, portée fièrement par le banneret; Moschard a l'épée nue; une fois, chacun installé à la place indiquée, *le chœur éclate:*

Chœur

I

Un règne plein de promesse
Commence pour l'Evêché.
Bienvenue à Son Altesse!
Bienvenue au bon berger!

O prince magnanime
Votre peuple unanime,
De l'amour qui l'anime
Vous fait part de bon cœur.
Recevez les hommages
Des bourgs et des villages;
Votre règne est un gage
De paix et de bonheur.

II

Traduisant notre espérance,
Tous les échos du Jura
Répètent sans dissonnance:
Longue vie à Jean-Conrad!
O prince magnanime
etc.

III

Des collines de l'Ajoie
Aux vignobles Neuvillois,
S'élèvent des cris de joie
Dont frémissent les Bernois.

O prince magnanime
Votre peuple unanime,
De l'amour qui l'anime
Vous fait part de bon cœur.
Recevez les hommages
Des bourgs et des villages;
Votre règne est un gage
De paix et de bonheur.

Scène IX.

Les personnages cités page précédente

Le prince-évêque, l'abbé de Bellelay, Kastell, ecclésiastiques, dignitaires civils, officiers. etc., le banneret, le grand maire d'Ajoie, le maire de Delémont, etc.

Soldats, hérauts, pages, Prévôtois, bourgeois, etc.

Le prince

(après avoir pris place sur son trône, sous le dais). — Féaux et aimés sujets, il n'est pas dans les coutumes des princes-souverains de soumettre à leur peuple leurs vues politiques ou leurs principes de gouvernement. Les princes sont créés par Dieu pour commander, les sujets pour obéir. Déférant à un vœu humblement exprimé par mes conseils privés, je consens pour une fois à rompre avec la tradition, non pas, je tiens à le dire, parce que des bruits fâcheux ont dénaturé mes intentions, mais bien parce que tel est mon bon plaisir. En montant sur le trône illustre et sept fois séculaire des princes-évêques de Bâle, je n'ai qu'une ambition, celle de rendre mes peuples heureux. J'ai été frappé toutefois par la diversité des coutumes et des droits qui règnent entre les habitants et les bailliages de ma principauté. Ces prétendus droits auxquels beaucoup de mes sujets attachent une coupable importance ne sont le plus souvent que des abus intolérables qui se sont glissés dans l'Evêché. Mon intention n'est pas de les supprimer tous, pour le moment, mais de soumettre ces droits usurpés par mes sujets à l'examen de mes conseillers juridiques, me réservant de les faire promptement et radicalement disparaître s'ils sont contraires à mes droits souverains. Je ne puis tolérer, par exemple, que tel de mes bailliages (se tournant ostensiblement du côté des Prévôtois) ou telle de mes seigneuries accepte d'un certain canton suisse une humiliante protection, qui se décore du titre pompeux de combourgeoisie; ces relations préjudiciables à ma souveraineté, doivent disparaître. Votre prince est l'allié particulier des VII Cantons catholiques, et cela doit suffire. D'autre part, mon cœur de bon berger saigne quand je vois de si nombreux sujets errer dans les sentiers de l'hérésie. Pour ramener ces brebis perdues, je m'inspirerai du divin exemple de mon auguste prédécesseur, Christophe Blarer de Wartensee.

Pour m'aider dans ma lourde tâche, je puis compter sur l'abnégation du clergé et sur le dévouement de la noblesse de l'Evêché, dont les mandataires autorisés m'ont présenté les hommages, en retour desquels je les ai confirmés dans leurs droits et privilèges.

Féaux et aimés sujets de tous mes Etats, de Bienne à Porrentruy, de Laufon à Neuveville, il se peut que dans ma bienveillance suprême, je reconnaisse ce que vous appelez libertés, us et coutumes, droits ou franchises. Cependant, la reconnaissance tout éventuelle et toute gracieuse de ces privilèges populaires ne sera possible, que si, en ce moment même et de la façon la plus solennelle, vous jurez obéissance et prêtez l'hommage à votre seul souverain légitime, à moi Jean-Conrad de Reinach, par la grâce de Dieu, prince-évêque de Bâle.

Kastell

— Vous venez d'entendre les paroles toutes pénétrées de sagesse et de bonté que vient de prononcer Son Altesse. Sujets de

l'Evêché, bourgeois des villes et manants des campagnes, il dépend uniquement de vous que cette cérémonie se passe dans le calme et dans la dignité. Que l'on prenne bien garde: tout acte de soumission recevra sa récompense, tout acte irrespectueux sera châtié, ainsi que l'exigent les lois de tout Etat constitué! Maintenant, selon le vœu gracieusement exprimé par Son Altesse, chaque bailliage ou seigneurie sera appelé à lui prêter l'hommage et le serment de fidélité. (Au héraut). Héraut, commencez!

Le héraut

— Ville et bailliage de Porrentruy!

Le grand maire d'Ajoie

— La ville de Porrentruy et les quatre grandes mairies d'Ajoie, Alle, Chevenez, Cœuve et Bure présentent à genoux (il plie un genou) au magnifique et magnanime prince-évêque de Bâle, Son Altesse Jean-Conrad de Reinach, leurs très respectueux hommages, tout en lui souhaitant de vivre longtemps parmi ses fidèles sujets.

Le héraut

— Ville et bailliage de Delémont!

Le maire de Delémont

— Que Son Altesse souveraine de la principauté épiscopale de Bâle veuille bien agréer nos humbles et sincères compliments pour Son heureux avènement. Elle trouvera toujours dans les habitants de la ville de Delémont et les treize villages francs de la vallée, des sujets fidèles, soumis et respectueux.

Le héraut

— Prévôté de Moutier-Grandval.

Le banneret

(s'avançant après avoir confié sa bannière à son second, Auguste Moschard). — Monseigneur le prince-évêque de Bâle, notre Sérénissime et Illustrissime souverain, mon plus vif désir serait de pouvoir déposer aux pieds de Son Altesse l'hommage des Prévôtois, je ne le puis.

Le prince

— Pourquoi? Qu'est-ce qui vous en empêche?

Le banneret

— Monseigneur, je ne suis que le mandataire des bonnes gens de la Prévôté, leur porte-parole, le modeste instrument de leurs volontés. Et voici ce qu'ils m'ont ordonné par les votes unanimes de leurs assemblées: le banneret de la Prévôté refusera de prêter le serment qu'exige Son Altesse, si Son Altesse n'a pas reconnu préalablement les franchises de la Prévôté et sa combourgeoisie avec Berne.

Le prince

— Banneret Visard, les rapports qui me sont parvenus de toutes parts sur votre compte ne m'ont donc pas trompé. Vous êtes bien l'homme revêche, le sujet obstiné et rebelle que l'on m'a dépeint. Pour vos paroles séditieuses, je devrais vous faire arrêter sur-le-champ. Mais je tiens à vous montrer jusqu'où un prince-évêque de Bâle peut pousser la mansuétude et l'oubli des injures. Si votre esprit d'opposition vous aveugle au point que vous ne puissiez voir les conséquences de votre attitude, je le regrette pour vous et pour ceux que vous prétendez représenter.

Banneret Visard, les droits particuliers que revendique la Prévôté de Moutier-Grandval, je les reconnaîtrai, parce qu'ils ont été reconnus et sanctionnés par mes prédécesseurs. Il en va différemment de ce que vous appelez cette combourgeoisie que Messieurs de Berne ont imposée par la force des armes et qui reconnue par moi, serait la négation pure et simple de ma souveraineté dans la Prévôté. Est-il vrai, comme on me l'assure, que vous placez cette alliance de combourgeoisie au-dessus des obligations auxquelles vous êtes légalement tenus à l'égard de votre prince?

Le banneret

— En cas de conflit entre Berne et Son Altesse, le pacte nous oblige à rester neutres.

Le prince

— Que voilà de singuliers sujets! Ainsi donc, s'il plaisait à la république de Berne de me déclarer la guerre et d'envahir mes Etats, vous resteriez impassibles, indifférents aux maux qui désoleraient l'Evêché ?

Le banneret

— La plupart d'entre nous sont liés à Berne par la même confession.

Le prince

— Cette confession mise à part, tout vous sépare de Berne: votre langue, vos mœurs, la race, vos coutumes.

Le banneret

— Ces divergences ne sont pas profondes. L'essentiel, c'est que, par Berne, nous sommes unis à la Suisse, nous sommes des Suisses! Les montagnes qui nous séparent des XIII Ligues helvétiques ne seront jamais assez hautes, ni les gorges assez étroites, pour empêcher le grand souffle qui nous vient des Alpes de pénétrer jusque dans nos vallées.

Kastell

(intervenant). — Son Altesse permettra-t-elle qu'un manant...

Le prince

— ...Baron de Kastell, mon devoir est d'arracher ces malheureux au gouffre d'ignorance et de turpitude où ils ont l'air de se

complaire; si je n'y réussis pas, il sera toujours temps de passer aux actes. Vous entendez, banneret Visard? Votre souverain vous ordonne de rompre cette combourgeoisie avec Berne... Monseigneur l'abbé de Bellelay, n'allez-vous pas contribuer à cette œuvre de persuasion? Vous êtes leur voisin, vous les connaissez mieux que moi.

L'abbé de Bellelay

— Monseigneur, les Prévôtois sont des hommes laborieux et honnêtes, d'un commerce agréable et sûr, un peu froids, un peu distants, c'est vrai, mais francs et bons comme le pain. Ils sont fidèles à la parole donnée; chez eux, les voleurs sont inconnus. Les Prévôtois laissent constamment leurs portes ouvertes; celles-ci n'ont ni serrures ni verrous! Leurs ministres sont souvent les hôtes de notre monastère.

Le prince

— En vérité, Monsieur l'abbé, en vous consultant, j'avais bien mal placé ma confiance. Je m'en souviendrai!...

L'abbé de Belleray

— Je le regrette, Monseigneur. Dans nos solitudes, on apprend mal son métier de courtisan. D'ailleurs, des courtisans, il n'en manque pas autour de Son Altesse.

Kastell

(saisissant la balle au vol). — Vraiment, j'admire la longanimité, la mansuétude de Son Altesse. Les Prévôtois font fi de vos conseils; ils vous refusent l'hommage qui vous est dû. Qu'on les traite en rebelles comme ils le méritent. Son Altesse n'a que trop patienté! A quoi sert la douceur à l'égard de ces fauteurs de désordre? A les encourager! Les meilleurs arguments sont l'exil, la galère, l'échafaud. Rien qu'à voir se projeter l'ombre de la potence, tel qui se croyait un lion devient soudain un agneau.

Des voix

(dans le groupe des nobles). — Bien parlé de Kastell. — C'est notre sentiment. — Visard, qu'on l'arrête!

A mort, Visard!... A bas les croquants! A mort, à mort!... Arrestation; exil; galère; potence! (Cris divers).

Le banneret

— Messieurs les nobles, le cachot ni l'exil, ni la mort n'ont jamais empêché les idées de germer, de grandir et de se répandre. Au contraire! Moi qui vous parle, je donnerai volontiers ma vie pour la liberté de ma terre natale. Mon sang féconderait une juste cause.

Kastell

— Ce sont là des paroles de révolte.

Le prince

(à Kastell). — Je suis le maître! Prévôtois, et vous banneret Visard, encore une fois: rompez avec Berne!

Les Prévôtois

(qui jusqu'alors sont restés d'un calme impressionnant). — Jamais, jamais, jamais!

Le prince

— Si vous persistez dans votre révolte, Prévôtois rebelles, vous aurez lieu de vous en repentir. Quant à vous, banneret Visard, je vous rendrai personnellement responsable de cette rébellion.

Le banneret

— Notre volonté est inébranlable.

Le prince

— Et ma patience n'est pas inépuisable. Pour la dernière fois, renoncez-vous à cette combourgeoisie avec Berne?

Le banneret

— Nous ne le pouvons.

Les Prévôtois

— Non, non, non!

Le prince

— Banneret Visard, instigateur de cette rébellion, vous vous êtes rendu coupable des crimes de lèse-majesté et de haute-trahison. La coutume, il est vrai, m'interdit de vous faire arrêter immédiatement.

Kastell

— Le souverain est au-dessus des coutumes ridicules. (Il tire son épée et les Prévôtois arment leurs fusils).

Le prince

(se levant). — Paix! Je ne veux pas que la première année de mon règne soit marquée par le sang. Banneret Visard, vous regagnerez votre village de Grandval. Mais, dans les trois jours qui suivent, quittez mes Etats pour toujours, ou sinon mes soldats vous arrêteront et vous conduiront dans mon château de Porrentruy, mort ou vif. Surtout, ne cherchez pas asile et secours chez les Bernois. (Il se rassied).

Le banneret

— Son Altesse peut-Elle m'en empêcher du moment qu'Elle me met hors la loi?

Le prince

— Vous serez surveillé de près; toute démarche auprès de Leurs Excellences entraînera votre mort.

Le banneret

— Plutôt la mort que le déshonneur!

Le prince

(Il se lève.) — Cette combourgeoisie qui, dans votre esprit, devait être votre sauvegarde aura provoqué votre ruine. Que périsse cette combourgeoisie. (Il s'assied).

Le banneret

(prenant la bannière des mains de Moschard, et l'agitant vivement). — Et nous, nous tenons à cette combourgeoisie. Elle est perpétuelle, et elle vivra perpétuellement!... (Se tournant du côté des Prévôtois). Mes braves amis, en avant! Vive la Prévôté!

Les Prévôtois

— Vive la Prévôté!

(Le tambour bat, les Prévôtois, en bon ordre marchent résolument devant eux. Moschard se place devant, l'épée nue; les courtisans s'écartent et les laissent passer. Ils sortent par la gauche, tandis que lentement s'abaisse le

Rideau

Acte III.

A Corcelles, devant la ferme de J.-P. Dedie

Au crépuscule, quelques jours après la scène de Delémont. A droite, la maison de J.-P. Dedie; devant la maison, un banc. A gauche un petit massif et une fontaine. Au fond, la vallée de Moutier (telle qu'on l'aperçoit de Corcelles).

Scène I.

Jeanne Dedie

Jeanne

(assise et cousant). — Le soleil vient de disparaître derrière la montagne. Lentement, la nuit descend dans la vallée. C'est l'heure troublante du crépuscule, c'est l'heure du rêve... Voici quinze jours bientôt que mon fiancé Albert est parti pour Berne, avec son oncle le banneret et le Maire de Moutier, afin d'obtenir le secours de cette ville, dans les circonstances pénibles où se débat notre petite patrie... O mon Albert bien aimé, que n'es-tu assis en ce moment à côté de moi, sur ce banc! Ensemble nous regarderions le visage émouvant du pays natal, les hauts rochers de Graitery, la croupe arrondie de Moron, le Raimeux poétique des légendes... (Elle se lève). Vallée bénie par la Providence, faite pour les travaux pacifiques et pour l'idylle, un sort cruel s'appe-

santit sur toi... L'ombre gagne les épaisses forêts de Maljon, dans lesquelles peut-être s'est réfugié mon bien aimé... C'est le crépuscule, l'heure des souvenirs!... Il y a quelques semaines, j'entrevoyais le bonheur d'une paisible vie à deux, simple et honnête. (Elle se rassied). N'est-ce pas demain que devait avoir lieu notre mariage?... Beaux songes dissipés avant d'avoir pris leur vol, rêves flétris dans leur fleur, illusions que dissipe la froide réalité!... Mon Albert est un fugitif, un banni. Reverra-t-il le pays qu'il aime tant?... Malgré tout, j'espère encore!... Quelque chose en moi me dit que mon fiancé ne doit pas être loin d'ici, qu'il pense à moi, que je le reverrai. Nos âmes, défiant les obstacles et la méchanceté des hommes, se rencontrent dans l'espace. (Elle se lève). Secouons ces vaines chimères! Regardons la réalité en face. Je ne le reverrai plus, parce que jamais le banneret ni Albert n'accepteront les dures conditions que pose le prince: la rétractation de tout ce qui a été dit à Delémont, la soumission à genoux devant Son Altesse. A ces conditions seulement, ils pourront rentrer au pays et éviter la séquestration de leurs biens, sans compter les persécutions que subiront leurs parents et leurs amis... Non! Mon époux ne peut être un parjure. Il faut à la patrie des hommes comme lui et comme le banneret. Ils sont heureux ceux-là qui, rencontrant une belle et noble cause, l'embrassent et la défendent au péril de leur vie. Que l'homme s'efface devant la famille, que la famille se sacrifie à la patrie!... Et moi, pauvre fiancée, s'il le faut, je sacrifierai sur l'autel de la patrie, mes beaux rêves de jeune fille!

Scène II.

La même, Jean-Pierre

Jean-Pierre

(sortant de la maison). — Ma fille, voici la nuit! Encore un jour qui finit sans apporter de nouvelles du banneret et d'Albert. Et ton mariage qui devait avoir lieu demain!... Tous les préparatifs en sont terminés.

Jeanne

— Il se fera plus tard, voilà tout, papa.

Jean-Pierre

— J'aurais tant aimé qu'il se fasse le plus tôt possible. Je commence à sentir le poids des années. Mon train de campagne est trop considérable pour mes forces qui déclinent: un jeune laboureur est nécessaire ici. Et puis, te voilà bien seule depuis la mort de ta mère.

Jeanne

— Cette chère maman, comme elle nous manque! Comme elle eût été heureuse qu'Albert, qu'elle estimait tant, devienne son gendre. Il est parti pour la France; il est revenu. Cette fois-ci re-

viendra-t-il? Je me demande parfois s'il n'eût pas mieux fait de rester ici?

Jean-Pierre

— Il a compris son devoir. L'attitude courageuse du banneret à Delémont a produit une profonde impression dans tout le pays, et même au delà. De mémoire d'homme on n'avait vu un simple citoyen tenir tête avec tant de calme fermeté à un puissant de ce monde. Pour les partisans du prince, ce fut l'abomination de la désolation, quelque chose comme la fin du monde. Leur irritation était indescriptible. Il faut reconnaître que Son Altesse, le prince, se trouvait placé dans une situation extrêmement embarrassante. Que devait-il faire? Que pouvait-il faire? Ordonner l'arrestation du banneret? Henry Visard avait le droit pour lui. Faire envahir la Prévôté par ses soldats? Ceux-ci rencontraient une défense obstinée. C'était la défaite certaine, comme aussi la guerre avec Berne. Le prince — ou ses courtisans — s'avisa d'un autre moyen : il essaya de faire arrêter le banneret pendant la nuit. Grâce à nos amis, la mèche fut éventée; les sicaires du prince rentrèrent bredouilles. Toutefois cette situation équivoque ne pouvait pas durer, et c'est pour en sortir que le banneret est allé consulter les Bernois. Le prince qu'on a renseigné a mis à prix la tête du patriote prévôtois; il le veut mort ou vif.

Jeanne

— Des émissaires de la cour de Porrentruy circulent dans le pays; ils cherchent à y semer la défiance contre le banneret dont ils donnent un portrait poussé au noir: selon eux, Henry Visard serait un orgueilleux, un ambitieux qui vise un but égoïste: se tailler dans la Prévôté une façon de principauté, dont il serait le maître.

Jean-Pierre

— La ruse est cousue de fil blanc; personne ne tombe dans le piège. La confiance dans notre banneret est absolue: aucun Prévôtois ne doute de son civisme et de son abnégation. La population de Moutier, notre chef-lieu, lui prépare une réception triomphale.

Jeanne

— Le reverrons-nous? Les chemins sont peu sûrs. Il y a dans le pays trop d'individus à mines suspectes.

(On entend en ce moment dans le lointain, *une fanfare de cors de chasse*).

Jean-Pierre

— Qu'est-ce que cela?

Jeanne

— C'est la chasse du baron de Kastell, le châtelain de Delémont, invité par les chanoines du chapitre dans leur domaine d'Elay.

Jean-Pierre

— Ce Kastell! En voilà encore un dont la figure ne me re-

vient pas. Il était déjà dans le voisinage au commencement d'octobre. N'est-ce pas lui qui te regarda si longuement, alors que tu prenais de l'eau à la fontaine?

Jeanne

— Son indiscrétion m'a horriblement gênée.

Jean-Pierre

— Cette chasse ne me dit rien qui vaille. Elle n'est qu'un prétexte.

(La fanfare semble s'éloigner).

Jeanne

— Mais un prétexte à quoi?... On dirait que la chasse s'éloigne.

Jean-Pierre

— C'est une ruse de guerre... Baron de Kastell, mon garçon, vous perdez votre temps. Les Prévôtois sont sur leurs gardes. Des sentinelles sont postées aux frontières du pays; des patrouilles le parcourent dans tous les sens; des gardes permanentes sont établies à Crémines, comme à Corcelles. (Souriant). Soudards princiers et épiscopaux, vous pouvez venir; vous serez reçus chez nous selon vos mérites.

Jeanne

— Je ne partage pas tout à fait votre optimisme. Une surprise est toujours possible. La cour de Porrentruy ne restera pas sur un échec; elle mettra tout en œuvre pour faire oublier son humiliation de Delémont et pour s'emparer de la personne du banneret. Où se trouve-t-il maintenant?... Est-il encore vivant? En ce moment, ne gît-il pas quelque part, la tête fracassée? Cette sinistre vision m'effraye. O pauvre banneret! O mon pauvre Albert!...

(On entend des bruits de pas; ce sont des bûcherons qui reviennent du travail, la hache ou la scie sur l'épaule).

Scène III.

Les mêmes, le maître-bûcheron, les bûcherons

Le maître-bûcheron

— Bonsoir, Jean-Pierre. Bonsoir, Jeanne!

Jeanne

— Bonsoir, bonsoir.

Jean-Pierre

— Bonsoir, mes amis! Voilà que vous rentrez après une longue et bonne journée.

Le maître-bûcheron

— Une journée ne paraît jamais longue à qui travaille dans une belle forêt comme celle de Maljon.

Jean-Pierre

-- Avez-vous vu la chasse ?

Le maître-bûcheron

— Par deux fois, elle a passé tout près de nous. Nous avons aussi remarqué, à plusieurs reprises, que des individus aux figures louches se glissaient dans le taillis.

Jeanne

— Oui, on sent partout autour de soi, comme un danger caché qui menace.

Le maître-bûcheron

— L'ennemi rôde dans la contrée. Il guette le banneret. Soyons vigilants!... Nous rentrons; c'est à notre tour de prendre la garde.

Jean-Pierre

— La lune qui va se lever n'est guère propice aux embuscades.

Le maître-bûcheron

— Veillons sans défaillance. Bonsoir, Jean-Pierre! Bonsoir, Jeanne!

Jeanne

— Bonsoir!

Jean-Pierre

— Bonsoir, mes amis! (Les bûcherons sortent). (A Jeanne). Les patriotes sont sur leurs gardes. Cette nuit apparaît comme une veillée des armes... Rentrons, Jeanne.

Jeanne

— Mon père, j'aurais une commission à faire chez notre voisine Marie.

Jean-Pierre

— Vas-y, mais ne tarde pas trop... Quant à moi, j'ai à soigner le bétail... A tout à l'heure!

Jeanne

— A tout à l'heure!

(Jean-Pierre rentre dans la maison; Jeanne sort à gauche, après avoir pris sur le banc un grand châle blanc, dont elle s'enveloppera à la scène IV).

Scène IV.

Le banneret, Albert Gobat. (Ils paraissent exténués). *Puis Jeanne.*

Albert

— Je suis exténué. Plus de dix lieues aujourd'hui!...Rude journée!

Le banneret

— Il doit être tout près de huit heures. Grandval n'est plus loin. Nous y serons dans moins d'une demi-heure.

Albert

— N'êtes-vous pas fatigué, mon oncle?

Le banneret

— Les pierres et les ronces du chemin m'ont moins fatigué que les soucis qui m'assaillent. Que de pourparlers, que de démarches, que d'audiences en pure perte!

Albert

— N'en croyez rien, mon oncle. Vos fatigues n'auront pas été vaines.

Le banneret

— De Berne, je ne rapporte rien de positif. Des promesses, tout au plus. Que dire à nos concitoyens? Ils ont mis tant d'espoir dans une intervention de la puissante république?... Voici que la lune, l'amie des hommes qui veillent et qui souffrent, se lève au-dessus de Graitery... Salut, ô consolatrice! (La scène s'éclaire doucement)... Mais je ne me trompe pas!... Nous nous trouvons devant la maison de mon ami Jean-Pierre Dedie, le père de ta fiancée?...

Albert

— Mon oncle, vous ne vous trompez pas. C'est bien sa maison. Faut-il l'appeler?

Le banneret

— N'en fais rien. On nous épie; on nous surveille, je le sens. Les loups rôdent autour de nous. Nous pouvons être assaillis d'un moment à l'autre. Notre perte entraînerait celle de Jean-Pierre. Pourquoi l'exposer inutilement? Si nous devons disparaître, il faut qu'il reste au pays des hommes comme lui; c'est un homme de bon conseil. (Il s'assied sur le banc). Reposons-nous quelques minutes. Dans un instant, nous reprendrons notre route.

Albert

— Comme il vous plaira, mon oncle. (A part). Je retrouve enfin la maison que je désespérais de revoir jamais, le nid charmant où grandit Jeanne. Que de fois mes pensées s'envolèrent jusqu'ici!... Ma Jeanne bien aimée, passerai-je si près de toi, sans qu'il me soit possible de m'arrêter, de plonger mes yeux dans les tiens, de sentir sur mes tempes brûlantes la fraîcheur de tes mains ?... Je dois continuer ce voyage!... C'est pour la patrie, et j'en oublie mes peines...

(La musique de scène commence, pianissimo).

...Deux grands amours se partagent mon cœur, celui d'une jeune fille aussi douce que belle, et l'amour du sol natal, de ses vallées, de ses montagnes, de ses villages. En ce moment, la patrie m'a pris tout entier (il s'assied) et cependant, ma Jeanne bien aimée, je ne t'oublie pas. Combien pénible est souvent le devoir... Jeanne est à deux pas d'ici, et je ne puis la voir!... Mon oncle est

assoupi. Je sens que le sommeil me gagne. O Jeanne, ma Jeanne!... Mon épouse!... Ma Prévôté!... Ma patrie!... (Il s'endort).

(Il voit en songe Jeanne qui lentement s'avance par la gauche *et chante)*.

Chant de Jeanne Dedie

Le Chant du pays

I

Immatérielle, aérienne,
Je suis l'âme de ton pays;
Je suis ta fée et je suis tienne;
Je t'accueillis quand tu naquis.
Je suis la terre maternelle
Qui te reçut dans un baiser.
Viens te réfugier sous mon aile,
Toi, que j'ai longtemps caressé.

II

Tu partis pour les aventures;
Tu me reviens, je te reprends.
Tu créeras le foyer qui dure;
Je protégerai tes enfants.
Je suis la terre maternelle;
Sur ton front je mets un baiser.

(Elle lui donne un baiser sur le front).

Viens te reposer sous mon aile,
Toi que j'ai longtemps caressé.

(Elle sort lentement).

Albert

(réveillé à demi, qui a suivi avec des yeux hagards l'apparition, se levant lentement, et se frottant les yeux). — Ai-je rêvé? Suis-je l'objet d'une hallucination?... Et pourtant, c'était bien elle! C'était son visage, c'était sa voix!... Mais non, je me suis endormi et j'ai rêvé!... Mon oncle sommeille toujours. Nous devons partir!... (Il frappe doucement le banneret sur l'épaule). Mon oncle... mon oncle, il se fait tard. Repartons-nous?

Le banneret

(vivement). — Comment, je dormais? Que je suis coupable de me laisser prendre par le sommeil!

Albert

— Vous êtes excusable, mon oncle. Nous nous sommes mis en marche dès l'aube.

Le banneret

— Voilà de nombreuses nuits que je ne dors plus... ou à peine.

Albert

— J'ai dormi aussi, et j'ai fait un beau rêve: j'ai vu en songe la Patrie: elle me parlait délicieusement: elle avait pris les traits d'une belle jeune fille, et cette jeune fille c'était Jeanne, ma fiancée!

Le banneret

(à part, secouant la tête). — Ce garçon m'inquiète. Il perd l'esprit. (A Albert). Tu divagues, mon ami. Dans ton demi-sommeil, tu as vu les rayons de la lune jouant avec les feuilles des arbres.

Albert

— Elle chantait une mélodie si suave, d'un charme si prenant, d'une douceur céleste.

Le banneret

— C'était le vent du soir qui chantait dans les sapins.

Albert

— Après tout, c'est possible; j'aurai rêvé! Mais le chant, réel ou imaginaire, qui berça mes songes a réveillé en moi des sentiments puissants. J'aimerais revoir, ne fût-ce qu'un instant celle qui les inspire. C'est plus fort que moi: mon oncle, permettez-moi de revoir Jeanne, quelques instants seulement. Ce sera peut-être notre dernière entrevue.

Le banneret

— Tu me fais commettre une imprudence... Après tout, qui sait?... L'amour peut nous porter bonheur!... Et puis, je reverrais avec plaisir une figure de connaissance. Ce brave Jean-Pierre, de son côté, sera si heureux de nous revoir.

Albert

(frappe à la porte).

Jean-Pierre

(de l'intérieur). — Qui va là ?

Albert

— Des amis!

Jean-Pierre

— Je viens. (Il entre).

Scène V.

Les mêmes, Jean-Pierre

Jean-Pierre

— Le banneret!... Quelle heureuse surprise! (Il lui serre la main)... (Il aperçoit Albert). Et Albert. (Même jeu). Enfin, vous voilà revenus!... Nous étions si inquiets... Que par ma bouche, le pays vous salue, vous, ses intrépides champions!

Le banneret

— Merci, Jean-Pierre! Ton accueil nous fait du bien. Quel bonheur de retrouver un ami, après avoir vu tant d'indifférents... Et ta fille ?

Jean-Pierre

— Elle s'est absentée pour un moment. Elle ne tardera pas à rentrer.

Albert

(contrarié). — Ah!...

Le banneret

— Et dans la Prévôté, comment cela va-t-il?

Jean-Pierre

— C'est le calme avant la tempête. L'attente est pénible. On sent que l'orage approche. Que sera-t-il ? D'où viendra-t-il ? Rien n'est aussi angoissant que l'attente d'un danger qui menace, mais qui reste imprécis et garde tout son mystère... Mais te voilà: ta seule présence inspirera la confiance. Ton voyage à Berne s'est-il bien passé? Tes démarches ont-elles été couronnées de succès?

Le banneret

— L'accueil de Leurs Excellences fut d'abord extrêmement froid. N'eût été ma volonté bien arrêtée, comme aussi la nécessité d'obtenir un résultat, je serais revenu sans tarder. Les patriciens de Berne sont de hauts personnages, des colonels ou des généraux en retraite, couverts de décorations; ce sont d'anciens baillis ou des magistrats au col raide, compassés et pleins de morgue. S'ils vous font l'honneur d'une audience, ils vous écoutent attentivement, sans prononcer une parole.

Jean-Pierre

— D'où peut provenir cette froideur? Messieurs de Berne sont habituellement plus prévenants à notre égard.

Le banneret

— Des députés du prince avaient été à Berne avant moi, des nobles à cheval à côté desquels Auguste Moschard, Albert et moi, faisions pauvre figure. Ces députés de la cour de Porrentruy étaient titrés, cousus d'or et envoyés par un prince du Saint-Empire; ils firent de votre banneret un horrible portrait: j'étais un meneur, un mutin, un mécontent qui excitait les Prévôtois contre leur prince légitime, bref, j'étais un révolutionnaire.

Jean-Pierre

— Un révolutionnaire, toi, le plus pacifique des hommes!...

Le banneret

— Ces députés étaient assistés de scribes, de greffiers, de notaires impériaux, chargés de parchemins qu'ils exhibèrent pompeu-

sement à Leurs Excellences. Ils ne manquèrent pas non plus de faire valoir auprès des Bernois la fâcheuse répercussion que pourrait avoir leur attitude dans les bailliages de Vaud et d'Argovie, s'ils prenaient notre parti. Ces députés du prince furent adroits, insinuants; ils furent reçus partout sans difficulté. Tandis que moi, c'était en vain que je frappais aux portes. Que d'humiliations je dus subir! Que de visages courroucés j'ai rencontrés! Heureusement que le maire de Moutier, Auguste Moschard, avait à Berne quelques relations; il m'ouvrit une brèche dans ce monde hostile, ce qui me permit d'y pénétrer. Une fois dans la place, je m'y maintins. Je fis le siège de quelques conseillers influents, et finalement, je fus reçu par Son Excellence l'Avoyer de Berne.

Jean-Pierre

— Ainsi tu as obtenu quelque chose?

Le banneret

— Rien de positif. Leurs Excellences louvoient, tergiversent, se réservent... Malgré les intrigues du prince et de ses suppôts, je crois les Bernois gagnés à notre cause. Pour des raisons politiques d'abord. Les conquêtes de Louis XIV les inquiètent: la France pousse sans discontinuer ses frontières vers la Suisse: elle a conquis l'Alsace, la Franche-Comté; elle est presque installée à Neuchâtel dont la succession va s'ouvrir. Louis XIV a annexé Strasbourg en pleine paix; de l'Evêché de Bâle, il ne ferait qu'une bouchée. L'Evêché conquis, c'est la France à quelques lieues de Berne, presque au cœur de la Suisse, et la menaçant... Tu suis mon raisonnement?

Jean-Pierre

— Avec l'intérêt le plus vif. Ce n'est pas en vain que les Bernois ont été appelés les Romains de la Suisse. Ils voient loin.

Le banneret

— Et ils voient juste. Leur intérêt bien entendu, comme aussi celui de la Suisse, son salut et sa sécurité, les obligera à prendre parti pour nous: ils ont un pied dans l'Evêché, chez nous; le retirer, c'est le recul certain et c'est la France aux portes de leur domaine.

Jean-Pierre

— Or, la France est avide. Est-ce cela qu'ils t'ont fait comprendre?

Le banneret

— Ils s'en sont bien gardés.

Jean-Pierre

— A ton avis, pouvons-nous compter sur eux?

Le banneret

— Il le semblerait, mais ce n'est pas sûr.

Jean-Pierre

— Pourtant leur intérêt, leur sécurité même exigerait que...

Le banneret

— Tu vas comprendre. En prenant parti pour les Prévôtois, comme leur politique traditionnelle le leur commande, les Bernois deviennent les ennemis du prince-évêque. Ce dernier, ne l'oublie pas, est l'allié particulier des VII Cantons catholiques, avec lesquels il a conclu une alliance offensive et défensive, qui contient des clauses militaires. Une nouvelle guerre religieuse peut éclater, et les Bernois n'en veulent pas, du moins pour le moment.

Jean-Pierre

— Cela m'étonne. On dit que leur trésor regorge de richesses; leurs bailliages leur fournissent des troupes nombreuses. Ils ont en quantité canons, fusils et munitions.

Le banneret

— Ils ont tout cela. En revanche, leurs troupes manquent d'exercice et d'entraînement. En outre, Zurich conseille la paix à tout prix. Berne se trouverait seule; elle engagerait donc la guerre dans des conditions défavorables.

Jean-Pierre

— Tout compte fait, tu n'as presque rien obtenu?

Le banneret

— Autant dire, rien!

Jean-Pierre

— Que faire ?

Le banneret

— Oui, que faire? Il se peut que devant la gravité de la situation, Leurs Excellences prennent une décision énergique autant qu'imprévue. Auguste Moschard est resté à Berne pour y continuer les négociations et, au besoin, pour être en mesure de nous renseigner. Quant à moi, je reprendrai contact avec la Prévôté, et prendrai telle décision que comporte la situation. Puis-je toujours compter sur vous ?

Jean-Pierre

— Jusqu'au dernier Prévôtois et jusqu'à la mort!

Le banneret

— Fort bien. Nous organiserons la résistance du côté de l'Evêché comme si Berne était derrière nous.

Jean-Pierre

— Et si décidément Berne nous lâche?

Le banneret

— Nous combattrons en braves. Nous vaincrons ou nous mourrons!

Jean-Pierre

— Et si Berne est avec nous?

Albert

(sortant de son mutisme). — Eh bien, nous sommes de Berne.

Jean-Pierre

— Ah! tu te décides enfin à parler? (Au banneret). Tu sais, banneret, ton neveu est devenu bien taciturne à Berne.

Le banneret

(souriant). — Ce n'est pas à Berne, c'est depuis qu'il est ici. Prenons part à sa peine: un fiancé qui ne cesse de penser à sa fiancée, qui se réjouit de la revoir et qui ne la retrouve pas au nid. Y a-t-il peine au monde qui soit susceptible d'inspirer plus de compassion?

Jean-Pierre

(tapant sur l'épaule d'Albert). — Console-toi, mon garçon! On a pensé à toi, et beaucoup, et souvent! (A part). Elle fait bien longtemps!... (Haut). Jeanne ne doit pas tarder à rentrer!... Albert, prends patience! Que nos affaires s'arrangent et en avant les violons de la noce! C'est Jean-Pierre qui te le dit, et ce qu'il a dit, c'est dit! Mais nous bavardons, et j'oublie de vous offrir quelque chose... Vous devez être bien fatigués. Entrez chez moi. (Devant l'hésitation du banneret et d'Albert). Vous n'allez pas me faire l'affront de refuser... D'ailleurs vous ne pouvez pas partir sans avoir vu Jeanne. (Au banneret). Au fait que ferons-nous si, en définitive, Berne nous abandonne ?

Le banneret

— De la Prévôté nous ferons une république à l'exemple de celles qui forment les Ligues helvétiques; à ce noyau central s'agrégeront les bailliages de l'Evêché réputés Suisses, comme l'Erguel ou Neuveville. Finalement nous demanderons pour ce nouvel Etat son admission dans la Confédération suisse, en qualité de quatorzième canton.

Jean-Pierre

— Admirable projet! (Tout en marchant et en poussant la porte de sa maison). Mais, crois-moi, banneret, c'est encore dans Berne que nous trouverons le bonheur et la sécurité!... (Ils sont dans la maison).

(Depuis un moment, *La Fleur* est entré par le fond à droite: il a observé la scène en silence).

Scène VI.

La Fleur, puis *Kastell*

La Fleur

— Enfin, nous les tenons ces mutins, ces conspirateurs, ces révolutionnaires. Ils sont dans la trappe. La belle manœuvre! Nous sommes en force. La ferme est cernée. Toutes les issues en sont gardées. Ils ne s'échapperont pas. (Il fait le geste de compter l'argent avec les doigts). Bonne journée pour La Fleur; les pistoles vont pleuvoir! (Il donne un léger coup de sifflet; Kastell apparaît). Monseigneur, (il désigne la maison) ils sont là, dans la souricière.

Kastell

— Bien travaillé, La Fleur! C'est parfait. La chance nous favorise!... (Il désigne à La Fleur le fond de la scène à droite). Reste-là, ne t'éloigne pas. Nos hommes sont là.

Scène VII.

Kastell, La Fleur, puis *Jeanne,* puis *Germain*

(Kastell en habits de chasse).

(Kastell seul en scène, La Fleur dissimulé, au fond à droite. Jeanne entre par le fond à gauche).

Kastell

(se tenant du côté de la porte de la maison pour en empêcher l'entrée à Jeanne). (Il aborde Jeanne). — Aimable bergère, bonsoir! (Devant l'étonnement et l'effroi de Jeanne). Ma personne ne vous revient-elle pas? Permettez que je me présente: Eugène-Melchior-Marie-Louis, baron de Kastell, châtelain de Delémont, officier de Son Altesse sérénissime et illustrissime, le prince-évêque de Bâle... Les Kastell descendent d'une vieille famille de la Principauté. Mon arrière-grand-père...

Jeanne

— Monsieur, votre généalogie ne m'intéresse pas. Me direz-vous de quel droit vous m'abordez si cavalièrement? Est-ce parce que je suis seule? Mon père m'attend. Laissez-moi passer.

Kastell

— Non, ma belle enfant; j'ai à vous parler. (A part). Il y a longtemps que j'attendais cette occasion. (Haut). Vous ne pouvez décemment refuser à un gentilhomme un moment d'entretien. C'est même un grand honneur que je vous fais.

Jeanne

— ...Honneur dont je me passerais volontiers.

Kastell

— Cependant les occasions doivent être rares, où une simple paysanne comme vous peut causer librement, sans souci de l'étiquette, avec un seigneur qui a ses grandes et ses petites entrées à la cour (se frisant la moustache d'un air fat) et qui peut faire preuve de dix-huit quartiers de noblesse.

Jeanne

(à part). — Quelle modestie! (Haut). Apprenez, Monsieur que votre compagnie ne m'agrée nullement et que votre bavardage me fatigue. Laissez-moi rentrer chez moi, sinon j'appelle au secours.

Kastell

— Ce serait votre perte, celle de votre père, et encore de quelqu'un d'autre.

Jeanne

— Quoi! Que dites-vous?

(sarcastique). — Rien!... (Il siffle légèrement; aussitôt apparaissent, derrière La Fleur, *une dizaine de soldats;* ils entrent à pas feutrés). Mademoiselle, voilà mes arguments; ils sont péremptoires. (Il fait un geste, et les soldats disparaissent par le fond, à droite). Sachez, Mademoiselle, que les seigneurs de Kastell ont accoutumé d'être traités avec plus de ménagements. Dame, des barons!...

Jeanne

— Je n'ai que faire de vos titres. Votre noblesse prouve simplement qu'en remontant la chaîne de vos aïeux, on trouverait plus d'un détrousseur de grands chemins et pas mal d'aigrefins.

(Pendant que Jeanne parle, Germain, suivi de trois compagnons, entre par la gauche, un peu en avant; il fait signe à ses compagnons de se tenir en arrière).

Germain

(caché derrière le petit massif). — Oh! Oh! j'arrive au bon moment. Comme toujours!... Comment j'arrive?... Je vous le dirai plus tard, en temps opportun... Avisons au plus pressé! (Il fait une mimique expressive à ses compagnons!)... Toi, tu vas au village!... Toi, à Crémines! Toi, à Grandval!.... Et vivement!...

Kastell

(resté un moment interloqué, nerveux, s'est promené sur le devant de la scène) Mademoiselle, vous êtes cruelle. Si ces sévères critiques ne sortaient pas d'une bouche aussi mignonne que la vôtre, je ne les accepterais pas ainsi. Mais votre visage me plaît.

Jeanne

— Et le vôtre, Monsieur, me déplaît.

Kastell

(à part, du côté de Germain). — Elle ne m'échappera pas. Il faudra probablement en venir à la violence. Essayons encore de la flatterie. La vanité féminine n'y résiste pas.

Germain

(à part). — Serpent du Paradis terrestre, inspirez-le!

Kastell

— La première fois que je vous vis, c'était ici-même; il y a de cela un mois environ. Ne vous en souvenez-vous pas? *(Jeanne* ne dit rien).

Germain

(à part). — Moi, je m'en souviens de cet oiseau-là. Comme toujours, il est richement costumé. (D'un air méprisant). Son ramage ne vaut pas son plumage.

Kastell

— Vous fîtes sur moi une impression que rien ne peut effacer. Je m'enquis de votre nom: Jeanne Dedie! C'est frais, c'est champêtre...

Germain

(à part). — Pastoral et sentimental.

Kastell

— La chasse que vous avez entendue, je l'ai organisée pour que je puisse me rapprocher de vous.

Germain

(à part). — Mon petit baron, les femmes te perdront.

Kastell

— Vous êtes la jeune fille la plus délicieuse qu'il m'ait été donné de rencontrer jusqu'à maintenant.

Germain

(à part). — Il est incohérent, et il se répète.

Kastell

— A côté de vous, les dames de la cour sont d'affreuses duègnes.

Germain

(à part). — Ce qu'il est tendre pour ses pareils!... Parle, baron; parle! Ça me fait gagner du temps.

Kastell

— Les bourgeoises de la ville sont des mijaurées pincées et prétentieuses.

Germain

(à part). — Mes amis, ce qu'elles prennent les dames de la ville !...

Kastell

— Comparée à elles, vous êtes un clair matin d'été à côté d'une nuit sans lune.

Germain

(à part). — Monsieur devient poète. (Il appuie sur le mot « poète »).

Kastell

(se méprenant). — Poète, oui, je voudrais être un poète pour chanter votre charme enveloppant...

Germain

(à part). — Il l'enveloppe maintenant?... Il n'y paraît guère.

Kastell

(continuant). — ...la douceur de vos yeux... la sveltesse de votre taille...

Germain

(à part, admiratif). — Il connaît l'anatomie.

Kastell

(continuant). — ...la fraîcheur de vos joues... le... la...

Germain

(à part). — Le voilà en panne. Si j'étais à sa place, les images poétiques tomberaient en cascades.

Kastell

— ...la grâce de vos gestes...

Germain

(à part). — Bon, le voilà de nouveau en selle. Galope, mon vieux!

Kastell

(regardant du côté de Germain). — Il m'a semblé entendre du bruit.

Germain

(se cachant, à part). — Bigre, ça se gâte.

Kastell

— Vous déplairait-il d'habiter un château où vous auriez tout à profusion: fleurs, bijoux, dentelles, soubrettes, valets, carrosses ?

Germain

(à part). — Si seulement elle disait quelque chose. Les amis auraient le temps d'arriver.

Jeanne

(n'y tenant plus). — Trève de plaisanteries. Vos propositions, plus que désobligeantes, sont pour moi autant d'injures. Je les repousse avec dégoût...

Germain

(à part). — Ah! enfin!...

Kastell

— Peste! comme vous y allez!

Jeanne

(continuant). — Moi, fille d'honnêtes gens, être obligée d'entendre ce que j'entends!... Toute mon ambition est d'aimer mon mari, d'aimer mon pays comme ils le méritent, et d'élever pour eux des enfants, beaucoup d'enfants, qui purgeront un jour la Prévôté des parasites de votre espèce.

Germain

(à part). — Que voilà une fameuse tuile!

Jeanne

— C'est vous dire que j'aime quelqu'un et que ce quelqu'un, ce n'est pas vous! Une dernière fois, laissez-moi passer! (Elle veut entrer de force dans la maison).

Kastell

— Inutile de chercher à vous évader.

Jeanne

— M'évader ?

Kastell

— Oui, vous évader! Votre maison est cernée. Toutes les issues en sont gardées. Mes tentatives par la persuasion s'étant montrées inefficaces, j'emploierai la force. Vous êtes ma prisonnière. (Il donne un coup de sifflet). A moi d'Eptingue, de Montjoie, de Roggenbach!...

Germain

(à part). — Et mes amis qui n'arrivent pas! Que faire? Que faire ? (Les soldats de Kastell ont fait irruption sur la scène; plusieurs d'entre eux *portent des flambeaux)*. Que de soldats!...

Kastell

(aux soldats). — Emparez-vous de cette femme. (Aux porteurs de flambeaux). Et vous, mettez le feu à cette bicoque!

(Un coup de feu éclate).

(Au tumulte, le banneret sort de la maison, suivi de Jean-Pierre et d'Albert).

Kastell

— Arrêtez ces traîtres, ces mutins, ces rebelles!

(Les trois Prévôtois sont immédiatement entourés; *le banneret et Albert tirant leurs épées.* Lutte et confusion. Coups de feu, de la gauche).

Germain

(à gauche, sur le devant de la scène). — Nous avons gagné la première manche. Nous perdons la deuxième. Maintenant à la belle!...

(Rapidement descend le...)

Rideau.

Acte IV.

A Moutier, le lendemain

La scène représente une place de fête.

Quelques hommes font les derniers préparatifs pour la fête: drapeaux, guirlandes de pervenche et de rameaux de sapin, etc. Ils sont occupés à mettre la dernière main à un arc de triomphe, en avant de la scène, juchés sur des échelles. On entend de temps en temps des coups de marteau.

Des enfants jouent: sur le devant de la scène, quelques garçons; à l'arrière-plan, des filles.

Scène I.

Isaac Chevalier (1er garçon), *David Chodat* (2e garçon), un *3e garçon,* d'autres *garçons, fillettes*

(Au lever du rideau, les enfants jouent).

Isaac Chevalier

— Ça sent bon, ça sent la «dare»[1]). Ce sera une belle fête.

David Chodat

— Pourquoi est-ce tout cela ?

Isaac

— On reçoit aujourd'hui à Moutier un grand personnage.

David Chodat

— Comment s'appelle-t-il?

Isaac

— Je n'en sais rien... Dis, tu joues aux marbres?

---

[1]) *Dare*, collectif pour désigner les branches et les rameaux de sapin. La plupart des mots qui suivent sont empruntés au langage particulier, — espèce d'argot — que parlent les garçonnets de Moutier quand ils jouent aux billes, qu'ils appellent *marbres*.

David

— Tu les piques trop! Tu as une trop bonne agate.

Isaac

— Tu les piques encore mieux, avec ton blanc-d'œil.

David

— Et puis, « on n'est rien que deux ». Je n'aime pas ça. Il faut être au moins trois.

Isaac

— Cherchons le troisième. (Il regarde autour de lui). Tiens, voilà la Trouillate qui passe. (Appelant). Hé! Trouillate tu joues aux marbres?

Le troisième garçon

(à la cantonade). — Je n'ai pas le temps; j'ai des commissions.

Isaac

— Tu les feras plus tard.

Le troisième garçon

(à la cantonade). — Je suis ruiné; j'ai perdu tous mes marbres.

Isaac

— Viens « seulement ». Je t'en prêterai.

Le troisième garçon

(à la cantonade). — Je viens. (Il entre avec un panier). Salut Daschwick... Salut Tcholate.

Isaac et David

— Salut, Trouillate.

Isaac

(compte dix marbres au troisième garçon). — Tu m'en dois dix.

(Pendant ce temps, *David* a préparé le jeu, le carré et le but).

Isaac

— Il faut « buter ». (Ils font rouler leurs billes vers le but pour savoir qui jouera le premier).

David

(ramassant sa bille). — Prem!

Le troisième garçon

(même jeu). — Second!

Isaac

— « Letsch » !

David

— Je commence!

Le jeu, commencé, continue vivement; on entend ces interjections familières aux joueurs de billes: « sans rien, sans bouge-

ment, sans hauteur, sans postiches... Bougement, postiche. — Sans lâchement. — Schnell bon. — Tu n'as pas la pâme! — Si. — Compte. — Schnell. — Tu triches! — Tu n'as pas le but. -- Si, je l'ai. — Compte voir! — Une, deux, trois, quatre, cinq, six pâmes, etc., etc. »

(Peu à peu des garçons se sont groupés autour des trois joueurs; ils expriment leur avis: « Il les pique, il a une bonne agate, un fameux blanc d'œil, etc. » Toute cette scène doit être vivement conduite. Puis les fillettes, qui se trouvaient en arrière viennent se placer sur le devant de la scène).

Scène II.

Juliette, Rose, 3e fillette, les garçons

(On entend encore les garçons, animés par leur jeu; puis leur jeu devenant plus calme, on ne les entendra plus).

Juliette

— Dis, Rose, ce sera beau. En l'honneur de qui est-ce que c'est?

Rose

— C'est en l'honneur d'un gros monsieur qui viendra de Berne.

Troisième fillette

— Il ne viendra pas; il a été arrêté par les gendarmes. Il y a eu une bataille.

Juliette

— Où?

Troisième fillette

— Près de Crémines. C'est mon papa qui me l'a dit.

Rose

— C'est beau tous ces drapeaux, toutes ces guirlandes.

Juliette

— Oui... Chez nous, on a fait des beignets.

Rose

— Chez nous, on a fait des cuisses-dames.

Troisième fillette

— Cette fête, on ne sait pas ce que ce sera. Moi j'aime mieux quand c'est Noël; mon parrain et ma marraine me donnent mes michettes; un cornet de bonbons et un gros « weck », une tresse.

Juliette

— J'aime autant le Jeûne; on a des gâteaux aux pommes et aux pruneaux.

Rose

— Moi, j'aime mieux quand c'est Pâques; ma maman me donne six œufs; on crique.

Juliette

(regardant vers la gauche). — Oh! qui c'est ces deux? (Toutes les fillettes regardent vers la gauche).

Troisième fillette

— Quelle « touche » ils ont!

(Entrent un Anglais et sa femme, l'Anglais avec un habit bleu et des bottes à revers, l'Anglaise avec un *grand chapeau et un voile brun* qui lui tombe dans le dos).

Juliette

— C'est des Anglais.

Scène III.

Les mêmes, l'Anglais, l'Anglaise, puis *Abraham-Louis*

L'Anglais

(s'adressant aux enfants avec un assez fort accent anglais). — Bonjour, garçons et garçonnes! Dites-moi comment il s'appelait ce village?

Isaac

(qui depuis un moment a interrompu le jeu). — Moutier-Grandval, Monsieur.

L'Anglais

— Thank you! Je allais à ce grande mont, le... le... comment se appelait en allemand le Pierre-Blanche?

Isaac

— Le Weissenstein.

L'Anglais

— Aoh! Yes! le Weissenstein... Je venais par les gorges de Roches... Splendid, splendid... Beaucoup joli, les chutes. Comment « vos » les appelez ces cascades?

Isaac

— La première cascade à gauche en descendant, c'est la Roche pleureuse.

L'Anglais

— Et la seconde à droite?

Isaac

— C'est la Cape aux Mousses.

L'Anglais

— Cap aux Mousses. Nom beaucoup joli.

Isaac

(à part). — Mon père l'appelle le « Chnapou », et c'est son vrai nom. Mais Cape aux Mousses, ça fait mieux.

L'Anglais

— Et le pont au-dessus de la... (embarrassé il fait le geste de scier du bois).

Isaac

— Ah! Ah! de la Scierie.

L'Anglais

— Yes! du Scierie. Ce était?

Isaac

— Le pont de Penne.

L'Anglais

— Et les fortifications par-dessus?

Isaac

— Au-dessus? C'est un poste de garde et d'observation qui y a été établi pendant la guerre de Trente ans.

L'Anglais

— Je remercie vous. (Je remercié vôs). Vous (vôs) beaucoup savoir de choses. (Regardant vers la gauche où se trouve le village). Et comment s'appelle cette (ce) chapelle?

Isaac

— L'église de St-Pierre.

L'Anglais

— Et ce cottage?

Isaac

— Le château des chanoines du chapitre.

L'Anglais

— Et ces ruines?

Isaac

— L'ancien monastère de Moutier-Grandval.

L'Anglais

— Et cette (ce) grand église?

Isaac

— C'est la collégiale de St-Germain.

L'Anglais

— Ah! beaucoup joli!

L'Anglaise

— Ah! yes! splendid! Il y a chez vôs beaucoup de habitants?

Isaac

— Environ quatre cents.

L'Anglaise

— Et comment ils vivent?

Isaac

— La plupart sont des paysans. En outre, il y a près de cinquante artisans et ouvriers. Nous avons une scierie, une vinaigrerie, une teinturerie et deux tanneries. Peu de villages en peuvent dire autant.

Juliette

— Depuis trois ans, il y a près de chez nous, au Champ Villerat, un horloger, le seul du pays. Il fait à lui seul douze à quinze montres par année. C'est extrêmement intéressant de le voir travailler; avec ses petits outils, il lime, il burine, il pivote, et il remonte toutes sortes de petites pièces dorées, argentées et polies.

Isaac

(se plaçant devant Juliette et la faisant reculer d'un coup de coude à l'estomac). — Dis, toi, laisse-moi mon Anglais.

L'Anglais

— Y a-t-il à Moutier de bonnes auberges?

Isaac

— Il y a trois bons hôtels: la Couronne, le Cerf et le Cheval Blanc.

L'Anglais

— Quel est le meilleur?

Isaac

— C'est le Cheval Blanc. Il est excellent. (Au public). C'est chez nous!

L'Anglais

— La cuisine est-elle bonne ?

Isaac

— Succulente! (Au public). C'est mon père qui la fait (Haut). Vous voyez; c'est là.

L'Anglais

— Nous irons dîner là. (A Isaac). Tu es un garçon intelligent.

Isaac

— Je vous crois.

L'Anglais

— Tu feras ton chemin dans le monde.

Isaac

— On le dit.

L'Anglais

(pendant ces dernières répliques a fouillé dans sa poche et en a retiré une pièce d'argent). — Comment t'appelles-tu?

Isaac

— Isaac Chevalier.

L'Anglais

(lui tend la pièce). — Isaac voilà pour toi. (Il sort avec l'Anglaise).

Isaac

(regardant la pièce). — Chouette! Un écu de trois livres. Vive l'Angleterre! (Aux garçons). Je vous paie les marbres chez la mère Joly. (Aux fillettes). A vous les filles, je vous paie les tablettes[1]). Venez!

Des cris de reconnaissance

— Merci, merci! (Ils sortent joyeusement).

Abraham-Louis

(tout en descendant de l'échelle où il est monté depuis un moment). — Vous commanderez pour moi à la mère Joly un beau costume pour les prochains Brandons[2]).

Le troisième garçon

(resté en arrière). — On fera la commission. Un beau domino avec masque à bavette. (Il sort).

Scène IV.

Abraham-Louis Rougemont

Abraham-Louis

(sur le devant de la scène, un bout de guirlande à la main gauche, et un marteau dans la main droite). (Lentement en articulant nettement). — Jamais de sa vie Abraham-Louis Rougemont — c'est moi — Abraham-Louis Rougemont pour les registres de la paroisse si consciencieusement tenus par M. le ministre, Abraham-Louis pour les dames et Grislœil pour mes combourgeois, jamais de sa vie Abraham-Louis Rougemont, dit Grislœil, n'a été aussi embarrassé. (Considérant successivement son marteau et la guirlande). Faut-il la clouer ou ne faut-il pas la clouer? Faut-il achever cet arc de triomphe ou faut-il le démolir? Que faire, oui, que faire? Hier, par courrier spécial, notre maire Auguste Moschard qui était à Berne depuis quelque temps, nous annonce de Bienne qu'il arrivera aujourd'hui à Moutier pour y recevoir, avec les honneurs qui lui sont dus, notre vénéré banneret, dont la mission à Berne aurait été couronnée d'un succès complet. Le vice-maire, Ours Gauche qui reçut le messager me fit appeler et me dit: « Abraham-Louis, en ta *qualité d'ordonna-*

[1]) Les pastilles, les dragées.
[2]) Le carnaval de Moutier.

teur des réjouissances publiques, tu vas organiser pour la réception du brave et courageux Henry Visard, une réception magnifique, comme jamais on n'en vit à Moutier. Je te laisse carte blanche. Commande et réquisitionne! » Ce que j'ai fait... Hier eut lieu, sous ma direction, la collecte du vin d'honneur! j'en ai quatre cents bouteilles, une par habitant. Il n'y a guère que ce pingre de Jean-Henry Gobat qui n'ait rien voulu me donner. Celui-là je le rattraperai... Voyons, récapitulons! (Il sort un papier de sa poche). Nichepotat, 10 bouteilles; Rougemont-Schnicket, 5; Gobat-Banloo, 3; Mayégy, 5; etc., etc. Ça va bien. Ça va bien pour ça, mais pas pour le reste. Hier au soir, le banneret devait venir. Branle-bas de combat, grands espoirs, fête! Ce matin brusque changement de décors: on m'annonce que le banneret a été attaqué hier soir par les soldats du prince; il aurait été arrêté et conduit à Porrentruy, sous bonne escorte. Le combat aurait été acharné; il y aurait cinq blessés, et dans un moment, vous le verrez, ces cinq blessés seront cinq morts... En attendant, je réfléchis, je médite, je rumine et je n'avance guère... Dans ces circonstances douteuses et difficiles, que faut-il faire? Arrive qui plante; agissons comme si le banneret devait venir. Voici venir à petits pas Djînri Gobat, le rentier. Abraham-Louis, n'oublie pas que ce vieil Harpagon te doit cinq bouteilles de vin d'honneur.

Scène V.

Abraham-Louis, Jean-Henry, des curieux, des ouvriers.

Abraham-Louis

(à ses aides qui sont restés en arrière à causer). — Allons, les amis, au travail! (A Jean-Henry). Bonjour, Monsieur Djînri... (se reprenant) Monsieur Jean-Henry.

Jean-Henry

— Bonjour, bonjour!

Abraham-Louis

— Vous faites votre petite promenade.

Jean-Henry

— Oui, ma petite promenade quotidienne.

Abraham-Louis

— Vous allez aux nouvelles?

Jean-Henry

— Un peu! Tu en sais?

Abraham-Louis

— Non, j'en attends.

Jean-Henry

— En fait de nouvelles, Justin Ganguin de Sous-la-Rive qui me fournit de lait et qui me l'apporte chaque matin m'en a an-

noncé une bien mauvaise. Le banneret a été fait prisonnier près de Corcelles par les soldats du prince. Il y a cinq morts.

Abraham-Louis

— Cinq morts? (Au public). Quand je vous le disais!

Jean-Henry

— Misère de nous!... Qu'allons-nous devenir? (Considérant l'arc de triomphe). C'est toi qui as fait faire cela?... Quel luxe, que d'argent jeté par les fenêtres. Mon père le disait déjà: le luxe perdra le monde. Mon père disait:...

Abraham-Louis

— Votre père est mort, laissez-le tranquille.

Jean-Henry

— Il est mort en 1665, il y a 40 ans de cela, à la St-Jean. Il dort de son dernier sommeil non loin dici. (Il montre vers gauche) dans le cimetière de St-Pierre, au-dessus de la basilique de St-Germain.

Abraham-Louis

— Voilà bien des saints à la fois.

Jean-Henry

— Les saints, respectez-les!... Mon père le disait déjà: la jeunesse ne respecte plus rien; elle devient légère, volage, frivole. Les bonnes mœurs se perdent. La preuve?... Mon père, qui était teinturier comme moi, ne teignait que des toiles de chanvre; moi, je teignais déjà plus de toiles de lin que de chanvre, et mon fils...

Abraham-Louis

— ...qui est teinturier comme son père et comme son grand-père...

Jean-Henry

— ...mon fils ne teint plus guère que du lin et des toiles fines.

Abraham-Louis

— Et votre petit-fils ne teindra plus que des toiles d'araignées...

Jean-Henry

— ...ou quelque chose d'approchant. Mon père avait raison· le monde marche à grands pas vers sa ruine.

Abraham-Louis

— On le disait déjà au temps de Noé... Vous voyez tout en noir!

Jean-Henry

— Nullement, mon ami, nullement! Je vois le monde comme il est. La jeunesse se corrompt, et toi, tailleur mondain, tu con-

tribues puissamment à cette corruption en confectionnant de trop beaux habits à nos jeunes gens. Que de falbalas, de fanfreluches et de brimborions. Ma parole, les modes de Paris menacent de venir jusqu'ici. Verrai-je avant de mourir cette abomination? Des habits brodés, des manchettes et des jabots de dentelles?...

Abraham-Louis

(achevant). — ...des culottes de soie et des tricornes à gances dorées... Et pourquoi pas? Ça ferait marcher le commerce.

Jean-Henry

— Mauvais principes!... Et que signifient chez nos jeunes filles ces corsages échancrés jusque-là (il montre assez haut sur la poitrine) tandis que nos grand'mères avaient des cols jusqu'ici.. Mon père le disait déjà: « Il y a des choses que les dames ne doivent montrer qu'à bon escient et à qui de droit ». Les Prévôtois, s'ils veulent rester eux-mêmes doivent vivre dans la simplicité et dans la sobriété. C'est moi qui te le dis!

Abraham-Louis

— Mon père.. (se reprenant) votre père le disait déjà.

Jean-Henry

— Et puis, la jeunesse s'amuse trop.

Abraham-Louis

— Vous ne vous amusiez donc pas de votre temps?

Jean-Henry

— Nous avions des principes.

Abraham-Louis

— S'amuser avec des principes ou s'amuser sans principes, pour moi, c'est encore s'amuser.

Jean-Henry

— Tu raisonnes, ou plutôt, tu déraisonnes comme cet autre tireur d'aiguilles de Crémines, ce certain Germain Gossin, perturbateur de la jeunesse comme toi. Je te le répète: la simplicité s'en va; elle est morte. Ainsi que signifient cet arc de triomphe, ces drapeaux, ces guirlandes, ces girandoles?

Abraham-Louis

— Et cette bonne odeur de « dare » ça ne vous dit rien?

Jean-Henry

— Mon père le disait déjà: les sapins sont faits pour rester dans la forêt. D'ailleurs ton travail sera inutile: ils ne viendront pas.

Abraham-Louis

— Qui donc?

Jean-Henry

— Les Bernois.

Abraham-Louis

— Et le banneret?

Jean-Henry

— Non plus.

Abraham-Louis

— Qu'en savez-vous?

Jean-Henry

— J'en suis sûr.

Abraham-Louis

— Je parie qu'ils viendront.

Jean-Henry

— Je parie qu'ils ne viendront pas.

Abraham-Louis

— Je parie que les Bernois et le banneret viendront. Dix bou teilles!

Jean-Henry

— Je parie qu'ils ne viendront pas. Cinq bouteilles.

Abraham-Louis

— Cinq bouteilles. Tope-là. (Ils topent). (A part). Espérons que j'attraperai une fois ce grippe-sous, qui m'a refusé le vin d'honneur.

Jean-Henry

— Je les gagnerai.

Abraham-Louis

— Nous verrons!

Jean-Henry

(s'apprête à sortir). — Mon père disait... (il est bousculé par *Joseph Barth* qui arrive en trombe, essoufflé). (A Joseph, hors d'haleine et qui a de la peine à reprendre son souffle). Hé, hé! jeune homme, attention! (Le regardant et le reconnaissant). Ah! tiens! c'est Joseph Barth, de Corban! Quelles nouvelles nous apportes-tu du Val Terbi?

Scène VI.

Les mêmes, Joseph Barth

Joseph Barth

(reprenant difficilement son souffle). — Mauvaises, très mauvaises... Quel malheur! Quelle catastrophe!... Quelles calamités vont s'abattre sur la Prévôté!

Abraham-Louis

— En voilà bien d'une autre! Qu'y a-t-il?... (Impatient). Parle donc!

Joseph

— Le banneret a été arrêté.

(De nombreux curieux arrivent).

(Des questions partent de la foule:

— Où?... Quand?... Comment?... Par qui?...)

Joseph

(qui a repris possession de lui-même). — Hier soir à Corcelles par le baron de Kastell et ses soldats après une lutte acharnée. Le banneret est grièvement blessé.

Abraham-Louis

— Comment l'avez-vous appris?

Joseph

— Par un soldat qui a assisté à l'arrestation et qui a passé par Corban... Mais ce n'est pas tout. Le prince-évêque a ordonné la mobilisation générale dans ses Etats, en donnant pour prétexte ce qu'il appelle la rébellion de la Prévôté. Des dragons, commandés par de jeunes nobles, sont postés tout près de Courrendlin. Ils parlent de mettre la Prévôté à feu et à sang, de détruire une bonne fois ce nid de vipères. C'est la guerre!...

La foule

(mouvements divers). — La guerre, la guerre, la guerre?...

Abraham-Louis

— Adieu la fête!... Il ne nous reste plus qu'à remiser drapeaux et guirlandes, et d'aller décrocher nos mousquets. Si encore nos chefs étaient là! Le banneret prisonnier!... Notre maire à Berne ou à Bienne!... Quelle terrible perspective: nos maisons brûlées, nos récoltes anéanties, nos femmes et nos enfants massacrés!... Allons, debout Prévôtois, face au danger!... Mobilisons!... Sonnons le tocsin!... Tous les hommes valides sur le qui-vive; ils accourront en rangs serrés! Au tocsin!... J'y vais moi-même!...

(Vive agitation dans la foule).

(*Abraham-Louis* sort vivement, et se croise avec *Germain Gossin,* qui entre tranquillement).

Scène VII.

Les mêmes, Germain

Germain

(arrêtant par le bras Abraham et le ramenant sur le devant de la scène). — Bonjour, confrère, où cours-tu comme ça, chevalier du fil et de l'aiguille?

Abraham-Louis

(cherchant à se dégager). — A l'église de St-Pierre, sonner le tocsin.

Germain

— Sonner le tocsin? Et pourquoi?

Abraham-Louis

— Pour appeler la milice du pays.

Germain

(toujours calme). — La milice du pays?

Abraham-Louis

— Ton calme m'horripile. Tu n'es donc pas au courant? Le prince-évêque a ordonné la mobilisation générale. C'est la guerre!

Germain

— La guerre?

Abraham-Louis

— Le banneret est prisonnier; il est grièvement blessé, mourant peut-être. Quel malheur irréparable pour la Prévôté! Un homme, un magistrat comme celui-là ne se remplace pas.

Germain

(qui a réussi à ramener Abraham-Louis sur le devant de la scène). — Le banneret est en aussi bonne santé que toi et moi.

(Mouvement dans la foule).

Abraham-Louis

— Hein!.. Mais il est prisonnier des officiers du prince qui en ce moment le conduisent enchaîné, garrotté à Porrentruy.

Germain

— Le banneret prisonnier?... Il l'est si peu qu'en ce moment il chemine en toute liberté sur la route de Grandval à Moutier. A la tête des hommes du Cornet, il arrivera ici d'un moment à l'autre.

Abraham-Louis

— Allons, tu plaisantes?

Germain

— Nullement, foi de Prévôtois! (Regardant autour de lui). Vous lui avez préparé une agréable réception. C'est bien à vous, gens de Moutier!

Abraham-Louis

— Je ne sais plus où j'ai la tête. Le banneret sauvé!... Le banneret en bonne santé!... Le banneret ici d'un moment à l'autre!... Et moi qui ne suis pas prêt. Mon vin d'honneur, mes demoiselles d'honneur, les coupes, les cocardes, les écharpes, le discours...

(Il sort en courant).

Jean-Henry

(circonspect). — Faut-il le croire, Germain Gossin? Dis-tu la vérité? Naguère les Prévôtois n'avaient qu'une parole. Mais toi. tu es un de ces Prévôtois de la nouvelle espèce, un de ces perturbateurs...

Germain

(malicieusement). — ...Mon père le disait déjà...

Jean-Henry

(continuant). — ...un de ces corrupteurs de la jeunesse que tu fais danser, paraît-il, au son du hautbois. En possèdes-tu un seulement?

Germain

(tirant un hautbois de dessous son habit). — Et ça qu'est-ce que c'est? (Vite, mais distinctement). Est-ce que c'est un trombone, un sifflet, une guitare, une guigue, une contrebasse, une flûte ou une grosse caisse?

Jean-Henry

(médusé, mais voulant avoir le dernier mot). — C'est un hautbois, oui, c'est un hautbois, mais sais-tu seulement en jouer ?

Germain

(met son instrument à la bouche et en tire une mélodie courte et endiablée). — Et ça qu'est-ce que c'est?... Vous m'entendrez encore jouer tout à l'heure, et beaucoup, et bien.

Jean-Henry

— A quelle occasion?

Germain

(un doigt sur la bouche). — Ça, c'est un secret.

Joseph Barth

— Germain, trêve de plaisanteries!... Parle-nous du banneret.

Des voix

(dans la foule). — Parlez-nous du banneret... Du banneret, du banneret!...

Germain

— Comme on l'aime, comme il est populaire, notre banneret!... Parler de lui est pour moi quelque chose d'infiniment agréable. Mais raconter tout ce qu'il a fait et tout ce que j'ai fait, c'est un peu long... J'écrirai mes mémoires, je les ferai imprimer et vous les lirez, du moins je l'espère... Pour le moment, je m'en tiens au plus important.

Des voix

(dans la foule). — Au fait, au fait!

Germain

— Patience!.. Je vais satisfaire votre légitime curiosité. Mais défense à quiconque de m'interrompre dans l'exposé plus que

sommaire des événements qui ont signalé ces dernières vingt-quatre heures.

Jean-Henry

— Au fait, bavard intarissable.

Germain

(geste de la main à Jean-Henry). — J'y suis! (A tous). Beaucoup d'entre vous étaient à Delémont. Ils savent comment j'y fus brutalement appréhendé au collet et jeté dans un noir cachot. Comment j'en sortis, je ne vous le dirai point aujourd'hui; il vous suffira de savoir que je puisai à cette occasion, quelques ruses et subterfuges dans mon sac à malices, qui n'en contient pas mal. Je sortis donc de prison. Bien m'en prit. Le jour même que je prenais le chemin de Crémines, j'apprenais que le baron de Kastell, mon persécuteur et mon ennemi le plus intime, avait organisé dans la forêt du chapitre une grande chasse. J'appris aussi qu'il était parti de Delémont de nombreux soldats, déguisés en chasseurs. Arrivé à l'auberge de Bechlet, entre Elay et Corcelles, je savais tout ce qu'il me fallait savoir: le baron de Kastell préparait un coup de main contre le banneret qui, parti de Berne, devait arriver le soir même à Grandval. Le baron avait habilement tendu ses filets; il avait compté sans Germain. J'alarmai les postes du Cornet; je manœuvrai de telle façon que j'arrivai au moment précis où le seigneur de Kastell faisait cerner la ferme de Jean-Pierre Dedie et allait faire enlever la fille de ce dernier, Jeanne. Je fis donner l'alarme: les patriotes de Corcelles, de Crémines et de Grandval accoururent. Ah! la belle danse, mes amis! Pif, paf, boum, boum! Coups de sabre, coups de pistolets, coups de mousquets, il y eut de tout. Après une mêlée confuse, nous restâmes maîtres du champ de bataille. Le sire de Kastell était prisonnier, avec quelques-uns de ses collaborateurs, dont ce bellâtre de baron d'Eptingue et de son âme damnée, ce coquin de La Fleur. Ces prisonniers de choix ont passé la nuit sous bonne garde; ce matin, nous les dirigeons sur Delémont, via Moutier. Près de Courrendlin, à la frontière de la Prévôté, on lâchera les fauves. Ils passeront près d'ici, à pieds, désarmés, humiliés et confus... (Montrant à gauche). Tenez, les voilà justement! (Tous regardent à gauche, il fait signe de la main). Bon voyage, bien le bonjour à votre maître, ce cher Jean-Conrad, et n'y revenez plus!... (A l'auditoire). Nous sommes bons princes. Nous avons tenu à ne pas leur infliger l'humiliation de paraître ici. Il faut à l'occasion faire preuve de grandeur d'âme, de magnanimité, comme dit Monsieur le ministre... Pauvre de nous, si nous avions eu le dessous!... C'est la corde au cou et en chemise qu'on nous aurait conduits à Porrentruy... Sur ce, Mesdames et Messieurs, je vous tire ma révérence. J'ai affaire ailleurs. Monsieur le banneret arrive avec une noce, dont je suis le ménétrier... (A part). Bon, voilà mon secret lâché! Oh! la moitié seulement. Ils ne connaîtront pas l'autre... pour le moment. (Il veut sortir).

Jean-Henry
(l'arrêtant). — Cette noce, de qui est-elle?

Germain
(un doigt sur la bouche). — C'est l'autre moitié de mon secret.

Jean-Henry
— Germain, pardonne-moi; je t'avais toujours mal jugé; je te prenais pour un écervelé, pour un homme sans jugement ni caractère, sans beaucoup de courage.

Germain
— Je manie l'épée comme l'aiguille, et non seulement l'épée mais s'il le faut le pistolet, la bombarde, le mousquet et le canon. (Il sort). A tout à l'heure!

Jean-Henry
(à part). — Quel drôle de garçon; il a un grain, quelque part. (Haut). Malgré tout ce que Germain vient de nous dire, nous ne sommes guère plus avancés. Le prince, gravement offensé dans la personne de ses officiers, redoublera de rigueur à l'égard des Prévôtois. Vrai, notre situation n'est pas gaie. Ce sont ces jeunes présomptueux qui gâtent tout.

Scène VIII.

Les mêmes, moins *Germain; Auguste Moschard, Abraham-Louis,* les enfants

Auguste Moschard
(entrant avec Abraham-Louis). — Victoire, mes amis, victoire! Les Bernois arrivent!

Les enfants
(accourant joyeux). — Victoire, victoire!

Aug. Moschard
— Les Bernois viennent à notre secours. La Prévôté est sauvée !

La foule
— Vive Monsieur le maire! Vivent les Bernois!

Abraham-Louis
— Vous nous apportez une nouvelle bien inattendue. Que s'est-il passé?

Aug. Moschard
— Le banneret Visard a bien mérité de la patrie prévôtoise dont il a su défendre la cause avec énergie et prudence. Il venait de quitter Berne quand le Sénat de la République se réunit d'urgence. Il décréta à l'unanimité la mobilisation générale. Le plus secrètement possible une armée de 5000 hommes avait été levée

quelques jours auparavant dans l'Oberland et dans le Pays de Vaud; ces 5000 hommes ont été dirigés sans tarder sur les frontières de la Prévôté pour la défendre contre toute agression. Leurs Excellences se chargent de tous les frais d'occupation; ils envoient, en reconnaissance, un colonel et quelques officiers. A ces derniers se sont joints les contingents des mairies de l'Orval et du Petit Val. Avant-hier, de Bienne, je vous ai envoyé une lettre par laquelle je vous priais de préparer une réception qui fût digne de nos combourgeois. (Regardant autour de lui). Je vois que mes instructions ont été suivies. Vous avez bien fait les choses. J'en dois féliciter sans doute, Abraham-Louis, le grand ordonnateur des fêtes populaires.

Abraham-Louis

— Nos hôtes peuvent venir! Ils admireront de charmants minois. (Il fait signe vers la droite; entrent des jeunes filles d'honneur avec des coupes d'argent).

(On entend les premiers sons de la Marche de Berne).

Aug. Moschard

— A la bonne heure!... Abraham-Louis tu es un homme précieux. (Entre *Louis Chevalier,* hôtelier du Cheval Blanc). Louis, es-tu prêt?

Louis Chevalier

(un bonnet et casaque de cuisinier). — Archiprêt! Il ne manque ni une cuiller ni une fourchette. Le banquet sera de 200 couverts. Voici le menu: Truites de la Birse, plat garni à la Bernoise, poulets aux grains, salade, tête de moine, cuisses-dames. Le Cheval-Blanc, Monsieur le maire, sera à la hauteur de sa vieille, de son antique réputation

Aug. Moschard

— J'y compte bien!... Mais où est le banneret? Il devrait être là. N'est-il pas arrivé à Grandval?

Jean-Henry

— Si! Avec beaucoup de peine. C'est tout un drame. On vous racontera cela... au banquet.

Auguste Moschard

— Où est-il? J'ai hâte de le revoir.

Jean-Henry

— Germain Gossin nous a annoncé que le banneret devait arriver d'un moment à l'autre.

(A gauche éclate maintenant la Marche de Berne).

Auguste Moschard

— Voici les Bernois!

(Les Bernois entrent par la gauche: *un colonel, des officiers, des soldats.* Ils portent *un drapeau bernois* et un *drapeau suisse).*

Scène IX.

Les mêmes, le colonel bernois, deux officiers bernois et soldats bernois, *Emmanuel Guerne, Henry-Louis Juillerat*

Auguste Moschard

— Monsieur le colonel, Messieurs les Bernois, soyez les bienvenus dans la Prévôté de Moutier-Grandval, votre combourgeoise depuis l'an 1486. Des députés de tout le pays sont accourus pour vous recevoir. Chers combourgeois, alliés et protecteurs, buvez avec nous le vin de l'amitié et de la fraternité.

Le colonel bernois

— Chers et fidèles combourgeois, je vous remercie sincèrement de votre chaleureux accueil. La Prévôté de Moutier-Grandval, qui est une fille aimée de la famille bernoise, passe par un moment difficile. Nous sommes là. Cinq mille soldats bernois sont massés à vos frontières; à la première alerte ils marcheront contre vos ennemis. Une députation imposante, envoyée par Leurs Excellences, viendra vous affirmer de la façon la plus solennelle que vous pouvez compter en toute occasion sur la république de Berne; cette députation est composée du trésorier Jean-Bernard de Muralt, du banneret Jean-Antoine Kirchberger et de Béat Louis Stürler du petit conseil, de l'ancien grand bailli Nicolas May, de Frédéric Steiger et d'Abraham Tillier; les trois du grand Conseil. C'est vous dire quelle importance nous accordons à la combourgeoisie de Berne avec la Prévôté. Vous connaissez la belle devise suisse: « Un pour tous, tous pour un ». Nous la mettrons en pratique aujourd'hui. Il est une autre devise que je vous rappellerai et que je dirai en allemand: « Hie Bern, Hie Schweizerboden », que je traduirai comme suit: « Ici Berne, ici la Suisse ». Je vide mon verre en l'honneur de l'union perpétuelle, de l'amitié indissoluble entre Berne et la Prévôté. (Il boit).

De nombreux cris

— Vive Berne, vive la Suisse!

(Depuis un moment la marche de Berne a cessé; *elle est remplacée à droite par un joyeux et frais air de marche, quelque chose de champêtre, musette ou hautbois;* c'est la noce et le cortège du banneret).

Le colonel bernois

(à Aug. Moschard). — Monsieur le maire, où donc est le banneret, que je le félicite et que je lui serre la main.

Auguste Moschard

— Il arrive avec le cortège.

Le colonel bernois

— Quelle jolie musique, fraîche et pimpante. Quel beau cortège!

Abraham-Louis

— Albert Gobat, ex-sergent dans un régiment bernois, épouse aujourd'hui Jeanne Dedie.

Le colonel bernois

— Albert Gobat? Je le connais! Il a été sergent dans mon régiment. Excellent militaire! Quel dommage qu'il ait quitté le service! Il allait passer lieutenant. Me voilà donc en pays de connaissance.

(Le cortège fait son entrée. En tête le banneret, avec la bannière de la Prévôté, suivi des *notables du Cornet,* puis Germain, *jouant du hautbois,* le marié et la mariée, précédés de *2 petits enfants,* un garçon et une fillette portant des bouquets; les gens de la noce).

(Le banneret s'avance sur le devant de la scène et salue la bannière de Berne, qui lui rend le salut; le banneret tend la main au colonel bernois qui la lui serre. Le banneret prend place à droite, le colonel à gauche; Auguste Moschard, à la droite du colonel bernois. Au milieu la noce; le marié, la mariée, Germain Gossin, de chaque côté, à gauche et à droite, se répartissent les *demoiselles d'honneur).*

Scène X.

Tous les personnages

Le banneret

— Monsieur le colonel et Messieurs les Bernois; vous voyez rassemblés devant vous et accourus de toutes parts pour vous faire honneur, les membres de la famille prévôtoise; ils vous présentent par l'organe de leur banneret l'expression de leur dévouement. Nous honorons en votre personne et en celle des officiers et soldats qui vous accompagnent, la grande et puissante république de Berne, qui, dans ces heures d'angoisse, se range résolument à nos côtés, nous offrant l'appui de toute son armée.

Le colonel bernois

— Monsieur le banneret, vous voyez en moi un de vos admirateurs les plus fervents. Je tiens à dire, devant vos concitoyens assemblés, avec quelle ardeur, quel courage et quelle ténacité vous avez soutenu leur cause devant Nos Seigneurs de Berne. Leurs Excellences ont mis quelque temps à se décider. Vous savez ce que disent les Bernois: « Nume nit g'sprängt ». Mais une fois qu'ils ont pris une décision, ils s'y tiennent, et rien ne pourrait les en détourner. Cinq mille hommes sont derrière moi; vingt mille se préparent. La liberté qui depuis longtemps habite cette belle vallée de Moutier, n'en sortira pas. Vos franchises vous les conserverez. Tout ennemi du nom Suisse sera abattu. Monsieur le

banneret, voilà ce que vous avez obtenu, voilà ce que vaut à votre pays votre énergie et votre abnégation, voilà la récompense de votre noble et courageuse attitude à Delémont.

Abraham-Louis

— C'est le moment de réclamer mon dû. (Tapant sur l'épaule de Jean-Henry). Alors qui les a gagnées?...

Jean-Henry

(jouant la surprise). — Quoi?...

Abraham-Louis

— Ne faites pas l'innocent. Ces cinq bouteilles, vous le savez bien.

Jean-Henry

— C'est moi, c'est moi... Je te les donnerai volontiers, parce que ce jour est le plus beau jour de ma vie.

(Deux jeunes filles d'honneur ont tendu des coupes au banneret et au colonel, qui les choquent).

Le banneret

— Monsieur le colonel, merci et à votre santé!

Le colonel bernois

— Monsieur le banneret, à votre santé, et à la santé des jeunes mariés. (Les jeunes mariés s'avancent. On tend une coupe à Albert). A votre santé, lieutenant Gobat.

Albert

— Lieutenant? mon colonel? Serg...

Le colonel bernois

— ...En raison de votre bonne conduite passée, je vous nomme lieutenant dans mon régiment.

Jeanne

— Permettez, mon colonel, mon mari n'a pas l'intention de reprendre du service et de quitter le pays.

Le colonel bernois

— ...le pays... et... sa jeune femme. Je comprends cela, Madame; aussi bien n'ai-je pas l'idée de vous enlever votre mari. Je le nomme lieutenant dans mon régiment, sans lui imposer l'obligation d'y rentrer. Lieutenant Gobat, vous pourrez rester dans votre pays et aimer comme elle le mérite, votre jeune épouse.

Jeanne

— Monsieur le colonel, vous nous comblez; je ne sais comment vous exprimer ma gratitude.

Le colonel bernois

(regardant Jeanne). — Lieutenant Gobat, je vous félicite, elle est extrêmement jolie.

Germain

— Très jolie, mon colonel. Une fleur, c'est une fleur, plus qu'une fleur, un bouquet!... Un bouquet composé de genêts des Golats; de lis martagons de Graitery, de muguets de Raimeux, de gentianes bleues de Montoz, de primevères des rochers et de campanules des gorges de Moutier.

Le colonel bernois

— Que voilà un épithalame galamment troussé. Avec vous, gens de la Prévôté, l'esprit ne perd jamais ses droits. Vous savez allier la bonne humeur à la gravité.

Le banneret

(aux jeunes mariés). — Jeunes gens, ce qui a commencé en drame se terminera en idylle ou plutôt en conte de fées. Vous en connaissez le dénouement: ils s'aimèrent et eurent beaucoup d'enfants. Mon neveu, ma nièce, des enfants, ayez-en beaucoup. Nous les éléverons dans l'amour de la patrie, le culte de la liberté et dans la crainte de Dieu. Puissent-ils connaître la paix!

Le colonel bernois

— Cette paix, Monsieur le banneret, cette paix vous la leur avez assurée pour longtemps; c'est votre acte de courage et de foi qui l'a rendue possible.

Le banneret

— Que grâces soient aussi rendues à la république que vous représentez; nos descendants maintiendront la combourgeoisie avec Berne à perpétuité. Que la Prévôté vive libre, forte et respectée dans la grande république de Berne et dans la plus grande patrie, la Suisse!

L'assistance

(bien scandé). — Vive la Prévôté! Vive Berne! Vive la Suisse'

(Depuis un moment, l'orchestre a préludé au *chœur final).*

— CHŒUR FINAL —

I. Solo (Jeanne Dedie)

Défenseur d'une noble cause,
Citoyens de la Prévôté,
Nous vous devons la plus belle des choses:
La paix avec la liberté.
Vous qui savez briser les chaînes,
Notre vénéré banneret,
Recevez les feuilles du chêne
Qui fit l'orgueil de nos forêts.

(Elle tend la couronne au banneret, qui abaisse la bannière pour la recevoir).

II. Chœur des jeunes filles

Prenez la couronne civique,
Banneret de la Prévôté,
Visard, qu'en des heures tragiques,
Le pays vit à ses côtés.
A vous, soldats, dont le courage
Remplit d'effroi les oppresseurs,
A vous, s'adressent les hommages
De vos filles et de vos sœurs.

III. Le banneret Visard

Mes sœurs, aimables conseillères
Des bons comme des mauvais jours,
Pour vous, j'incline la bannière,
Symbole de paix et d'amour.

(Il incline la bannière).

IV. Chœur d'hommes

Merci, nos sœurs et nos compagnes,
En qui nous puisons réconfort!
Que votre amour nous accompagne
Sans faiblir, et nous serons forts.

V. Chœur d'ensemble et final

Jour fortuné, la patrie est en fête,
Louange à Dieu, le peuple est libéré!
Des Prévôtois la victoire est complète;
Dans l'allégresse, il la faut célébrer.
Flotte bannière, emblème de nos droits,
Tout le pays se serre autour de toi.

Rideau.

FIN